

Des Savoyards, montreurs de lanterne magique



Roger Gonin

Les colporteurs de lanterne magique

Les Savoyards,
montreurs de lanterne magique

Roger Gonin

Les colporteurs de lanterne magique

Sommaire



Avant propos	7
Genèse d'une recherche	9
Histoire de la lanterne magique	15
- Une pièce curieuse	15
- Une longue histoire : 1659-1900	16
- Les boîtes d'optique	23
Ces Savoyards, montreurs de lanterne magique	27
- Portraits de Savoyards	29
Une lanterne, ses vues, son colporteur	39
Proposition d'identification des vues	42
Divertissement ou propagande	64
Ces Savoyards... des Alpes du sud	71
Conclusion	89
Annexes	93
Bibliographie	97
Table des illustrations	98
Remerciements	103



Avant-Propos

Aux XVIII^e et XIX^e siècles, le thème des « petits Savoyards », montreurs de lanterne magique, joueurs de vielle, d'orgue de barbarie, ramoneurs, etc. a donné lieu à une iconographie surabondante, alors même que d'autres types de migrants, beaucoup plus nombreux, étaient rarement représentés.

Curieusement, les historiens savoyards des migrations ne retrouvent pas dans les archives, ces « petits Savoyards » des rues, à l'exception des ramoneurs, qui ne concernent que 2 à 3 % des flux migratoires. Le goût du pittoresque et la sensiblerie romantique expliquent pour une part, cette attirance des artistes et dessinateurs pour les petits métiers de la rue.

Il est vrai que l'on prête alors beaucoup à la Savoie : vers le milieu du XIX^e siècle, Jean-François Destigny, écrivait, dans un ouvrage relatif aux « étrangers de Paris », que l'on confond généralement à Paris, sous le nom de Savoyards, les Savoisiens, les Piémontais, les habitants des Alpes françaises et les Auvergnats ». D'ailleurs, cette étiquette était répandue depuis fort longtemps dans toute l'Europe, en particulier dans l'Empire germanique. L'adjectif « savoyard » désignait tous les pauvres migrants incultes, sales et grossiers, vivant de métiers marginaux ; la confusion entre le duché de Savoie proprement dit et

l'état ducal beaucoup plus vaste ajoute à l'ambiguïté du terme.

D'où viennent donc les petits Savoyards des images d'autrefois ? A l'exception des ramoneurs, ils sont aussi inconnus des historiens qu'absents de la mémoire collective des Pays de Savoie. La réponse à cette question se trouve dans l'extraordinaire enquête de M. Roger Gonin. Passionné par la préhistoire du cinéma, administrateur du Festival du court métrage de Clermont-Ferrand, membre de la société anglaise "The Magic Lantern Society", M. Gonin nous fait partager son savoir et le fruit de ses recherches inédites dans cette publication.

A partir de la découverte en Auvergne, d'une lanterne d'un colporteur avec ses plaques, il réalise une analyse aussi originale que rigoureuse de l'objet et de ses vues. Aux archives départementales du Puy-de-Dôme, il retrouve la trace et l'origine de ce colporteur. Élargissant son enquête, M. Gonin découvre, dans les Alpes du Sud, les traces de ces montreurs de lanterne magique et joueurs d'orgue et de vielle, qui ont une réalité historique même s'ils ont été oubliés des chercheurs et de la mémoire populaire régionale.

Gilbert Maistre



Spectacle de lanterne magique, huile sur toile attribuée au peintre belge Jan Anton Garemyn (1712 - 1799). 75 cm x 125 cm. Coll. F. Binétruy

La lanterne magique est le premier appareil qui permet de projeter une image sur une surface blanche (un drap ou un mur peint à la chaux). Les images étaient peintes sur une bande de verre que l'on insérait entre l'objectif et une source de lumière (bien souvent une lampe à huile).

L'image projetée était commentée par le projectionniste bonimenteur et souvent accompagnée de musique (vielle ou orgue de barbarie), comme le furent quelques 250 ans après l'apparition de la lanterne magique les projections de films du cinéma dit « muet ».

Genèse d'une recherche

En septembre 1991, j'étais à New York à la recherche de courts métrages américains pour préparer une rétrospective dans le cadre du Festival de Clermont-Ferrand (pour lequel j'ai travaillé de 1979 à 2014). Sur un marché aux puces, je fus attiré par les deux oculaires d'un jouet en bakélite, un « View Master » contenant un disque de vues que l'on fait simplement défiler en actionnant un petit levier sur le côté droit de l'appareil. Je devenais fasciné par cette petite boîte d'optique, contenant des images stéréoscopiques, qui vous font pénétrer dans un monde miniature et merveilleux. L'esprit du spectateur s'engouffre, comme aspiré dans cet objet qu'il tient dans ses propres mains. On entre dans un décor (certes kitsch) de poupées et marionnettes. C'était l'histoire du « Petit chaperon rouge ». J'étais en quelques sortes « mordu » par la stéréoscopie, il fallait que j'en comprenne le fonctionnement et son histoire.

C'était parti, j'accumulais livres et objets sur le sujet en fouinant sur les marchés aux puces et foires



spécialisées. Un soir, en rentrant du travail, je me sentis observé par deux œilletons derrière la vitrine de l'antiquaire du coin de ma rue. C'était les oculaires d'un appareil stéréoscopique, surmontant un meuble avec deux portillons s'ouvrant sur un ensemble de petits tiroirs, pleins de casiers de vues stéréoscopiques. L'affaire fut conclue très rapidement. Plus

tard ce même antiquaire sachant mon intérêt pour le cinéma, me proposa une lanterne magique ainsi qu'une boîte contenant quelques vues, dont certaines pouvant être animées. Mais je n'étais pas intéressé, je ne voyais pas ce que je pouvais en faire. Je trouvai les vues sympathiques à regarder par transparence, mais à moins de modifier, et donc de défigurer la lanterne pour remplacer les brûleurs à pétrole par un éclairage électrique, c'était inutilisable.

Quelques semaines plus tard, j'étais subjugué par le spectacle de lanterne magique de Murvyn Heard au Festival de Cambridge en août 1994. A mon retour, mon antiquaire sentit très vite que quelque chose

en moi était passé de l'autre côté du miroir. Il n'était plus vendeur, il voulait au moins garder les vues. Il joua avec mes nerfs pendant plusieurs semaines et sut admirablement bien tirer profit de ma nouvelle passion.

Sans complètement abandonner mon intérêt pour la stéréoscopie, je développais dans les catalogues de Christie's de South Kensington, un appétit compulsif que seule la hauteur des enchères pouvait sinon réprimer tout du moins calmer. Bientôt, l'association anglaise "The Magic Lantern Society" comptait un nouveau membre français.

Avec une autre lanterne de la marque « La Bonne Presse » et le système d'éclairage d'un ancien appareil de diapositives, je pouvais montrer ça et là quelques présentations de mes plaques.

Un jour, un ami me dit qu'il connaissait, dans le Cantal, des personnes possédant une lanterne et des vues, mais dans un si mauvais état qu'il n'était pas sûr que cet ensemble puisse m'intéresser. Ce fut donc par l'intermédiaire de cet ami que je pus voir cette lanterne et ses plaques, qui avaient été déposées chez une personne habitant près de Clermont-Ferrand, et liée par quelques liens de parenté au vendeur. Je faisais donc une offre par l'intermédiaire de cette personne. L'offre devait rester modeste pour ne pas éveiller le moindre soupçon sur mon désir irrésistible de posséder cet objet. L'épisode avec mon antiquaire devait me servir de leçon. J'attendais donc fébrilement, pendant une très longue semaine, une réponse à mon offre.

En 1998, le Festival du Court Métrage célébrait le centenaire de la première projection cinématographique à Clermont-Ferrand. C'était l'occasion de réaliser une exposition de lanterne magique au nouveau Musée des Beaux Arts (le MARQ). La lanterne de colporteur en était une des pièces maîtresse, très bien mise en valeur par la scénographie de Denis Charlemagne. Herman Bolaert et sa troupe firent plusieurs merveilleuses représentations et Laurent Mannoni (auteur de la « bible » du pré-cinéma « Le Grand Art de la Lumière et de l'Ombre, Archéologie du Cinéma ») donna une conférence. Suite à cette superbe exposition, je faisais ça et là quelques présentations et une petite exposition en 2002 à la bibliothèque universitaire des Cézeaux.

Enfin, j'entrepris cette recherche pour réaliser une présentation de ma lanterne de colporteur à la Cinémathèque française pour l'association "The Magic Lantern Society" à l'occasion de l'exposition « Lanterne Magique et Film Peint ».

Cette présentation fût très appréciée, il est vrai par un auditoire très réceptif à ce type de sujet. Laurent Mannoni et Laure Parchomenko qui avaient organisé cette réunion vinrent à Clermont-Ferrand chercher cette lanterne pour l'insérer dans leur exposition. Cet enthousiasme me stimula à poursuivre mes recherches dans les archives et bibliothèques.

Jamais je n'aurai pensé accumuler autant de livres sur l'Ancien Régime, la Révolution et surtout sur Napoléon Bonaparte. Ces livres sont venus côtoyer sur mes étagères ceux de l'art roman, une de mes premières passions. Mes lanternes-jouets du fabricant Lapierre, avec leurs petites



cheminées godronnées m'ont toujours évoqué des chapelles romanes en modèle réduit. Elles font ainsi transition. Cette étude m'a permis de rencontrer de nombreuses personnes, découvrir Saint-Dalmas-le-Selvage et ses montagnes, de lire beaucoup. Comme quoi les images ne sont pas à opposer aux textes qui trop souvent ont été perçus comme le vecteur primordial de la connaissance. Il faut espérer grâce notamment aux nouvelles technologies, de découvrir et mieux comprendre comment, par les images des

époques passées, peintures, vues de lanterne ou de cinéma, estampes, imprimés, nos aïeux vivaient et percevaient l'histoire de leur temps.

Par mon travail au festival du court métrage et les nombreuses séances de films primés ou remarquables, que l'on diffuse suite à la manifestation clermontoise dans les petites agglomérations d'Auvergne, à destination de publics scolaires et en soirée pour des séances « tout public », comment ne pas être sensible à la vie de ces montreurs de lanterne magique qui sillonnèrent l'Europe en marchant de villes en villages, de foires en cabarets montrer leur spectacle composé de quelques vues. Il leur fallait bien développer un talent de conteur d'histoires. Ils étaient soutenus par l'accompagnement d'une vieille ou d'un orgue de barbarie, pour faire rêver et émerveiller le public, contre quelques pièces de monnaie ou le gîte et le couvert. Leur fallait-il comme moi, avant chaque représentation, se concentrer, se motiver pour à chaque fois retrouver un peu de fraîcheur dans le discours, éveiller la curiosité, réveiller son propre enthousiasme pour pouvoir le faire partager ?

J'aime beaucoup les séances à destination des écoles maternelles et primaires, pour peu que les films sachent atteindre le merveilleux. La magie opère et les réactions sont enthousiastes. A la fin de la séance, les enfants semblent repartir comme sur un nuage (leur accompagnateurs adultes sont aussi bien souvent dans le même état), heureux, les yeux grands ouverts dans le vide, ils sont encore sous le charme.

C'est cet état émotionnel que je retrouve dans le tableau page suivante de Jean Baptiste Maria Pierre



La Lanterne Magique, huile sur toile de Jean Baptiste Maria Pierre, ca 1757, 82 cm x 64,5 cm, Coll. Huber

(ca 1757) qui nous montre un colporteur et deux jeunes paysannes, dont la plus jeune semble nous regarder. Au centre du tableau, posée sur la caisse de transport, une lanterne magique (on ne voit pas l'objectif). Du côté gauche du tableau, le jeune opérateur tient une vue dans son cadre en bois. Il est calme, son regard se perd au loin. Sur la partie droite, se tiennent les deux jeunes filles. La plus grande boit ses paroles en fixant son attention sur les lèvres du montreur d'images. C'est une ambiance crépusculaire, un dernier rayon de soleil illumine le visage doux et bienveillant de la plus jeune. Son regard nous invite à partager son émotion, par delà la distance spatiale et temporelle. Qu'a-t-elle vu dans ce verre peint, ce vitrail miniature qui semble l'avoir transfiguré !

Il est étonnant de voir, encore de nos jours, l'effet qu'une séance de lanterne magique provoque chez les spectateurs les plus avertis. Même chez des gens soumis quotidiennement à un flot d'images et de sons, ce type de spectacle opère encore son charme insidieux.

Est-ce dû à un appareil qui nous semble ridicule, tant il est dépourvu de tout artifice technique ? Cela pourrait s'apparenter à un de ces vieux projecteurs de diapositives, mais même le rythme de passage des vues est bien plus lent et en rien calibré. Les images peintes à la main sont parfois grossières ou tout en finesse. Le trait parfois irrégulier, les couleurs simples, quand bien même, écaillées ou défraîchies nous démarquent immédiatement du réalisme photographique et nous plongent irrémédiablement dans l'onirisme.

Parfois, même quelques rationalistes patentés en viennent à s'étonner des effets hallucinatoires qu'engendrent ces vues primitives comme les « chromatropes », des rosaces qui tournent en contre-sens et engendrent des figures géométriques qui ne nous semble réalisables qu'avec l'appui technique de nos meilleurs ordinateurs.

Mais rendons grâce à notre technologie et particulièrement à Internet, qui m'a permis d'avancer rapidement dans mes recherches en me donnant accès à des documents numérisés par les bibliothèques et les diverses archives.

Il me plaît de rêver à de vastes bases de données iconographiques, des outils de reconnaissances d'images pour mettre en correspondance des tableaux, des estampes, des vues de lanterne enfin numérisées.

Mais pour l'instant cette recherche s'apparente plus à une histoire policière. Il faut collecter tous les indices possibles, découvrir et faire parler les archives. La rencontre d'autres passionnés, d'historiens ouvre d'autres voies d'investigation.

N'est-il pas enthousiasmant de découvrir des pans de l'Histoire encore presque complètement méconnus ? Ce n'est que récemment que l'on a réalisé que les projections lumineuses n'ont pas démarré avec « l'invention du cinéma, mais qu'il y en avait, deux siècles auparavant, la lanterne magique. Fallait-il faire disparaître toute cette merveilleuse histoire des montreurs de lanternes et de leur vues pour créer et valoriser un nouveau concept : « le septième art » ?

Fig. 23.



Fig. 24.



Fig. 22.



La Lanterne magique, la Pièce curieuse



Leçons de Physique expérimentale
par l'Abbé Nollet

La Lanterne Magique, la pièce curieuse,
Coll. F. Binétruy



Histoire de la lanterne magique

Une pièce curieuse

En effet, on a souvent désigné la lanterne magique comme une pièce curieuse, et elle l'est à bien des égards. Elle apparaît, comme beaucoup d'autres instruments scientifiques, dans la période des Lumières. Cette période, qui couvre les XVII^e et XVIII^e siècles en Europe, est une période où les intellectuels, les philosophes et scientifiques échangent leurs connaissances pour sortir de l'obscurantisme et des superstitions d'origine religieuse ou autres.

Curieux qu'un appareil de projection soit mis au point dans la période dite des « Lumières », mais soit tombé dans les oubliettes de l'Histoire officielle. Curieux ce dispositif, qui peut tout à la fois éclairer, instruire, éduquer mais aussi convoquer les fantômes et toutes sortes de forces obscures. Outil aussi bien utilisé pour le rationnel, le scientifique que pour l'imaginaire et le surnaturel.

Curieux instrument d'optique qui se retrouve très vite, parmi beaucoup d'autres objets scientifiques, dans tous les cabinets de physique des savants et aristocrates éclairés, mais qui ne peut être pleinement considéré comme un appareil scientifique puisque c'est aussi un appareil artistique.

Curieux, cette double vie aux extrêmes de l'échelle sociale : chez les nobles et les savants, et tout en bas, chez les colporteurs prolétariens, les montreurs d'images itinérants. Est-ce à dire que la lanterne était appréciée par l'élite à qui l'on montrait des vues scientifiques, éducatives ou artistiques alors que la populace se complaisait à voir des scènes chimériques, scatologiques et grivoises ?

Cette double vie la discréditera auprès de la bonne société. Comme le dit, en 1743, l'Abbé Nollet dans « Leçons de physique expérimentale » : la lanterne est devenue un de ces instruments qu'une trop grande célébrité a presque rendu ridicule aux yeux de bien des gens. On la promène dans les rues, on en divertit les enfants et le peuple...

Il faudra trouver une autre appellation à cet instrument, lorsqu'il sera au milieu du XIX^e siècle utilisé par les sociétés savantes et deviendra une « lanterne de projection », reléguant le terme de « lanterne magique » aux seuls jouets pour enfants.

C'est aussi à ce bas peuple des villes et des campagnes qu'étaient adressés les livrets de colportage de la bibliothèque bleue de Troyes et son fonds d'histoires moyenâgeuses, complètement déconnectés des publications des Lumières.



N'oublions pas qu'à cette époque, l'école est loin d'être un bien commun, mais que par contre, bien des vallées des Alpes, notamment celles méridionales, sont bien plus avancées et instruites que bien des campagnes du plat pays. Ces vallées, lieux de passages très convoités des armées, ont de tout temps su défendre quelques contreparties. C'est de ces hautes vallées que descendront chaque année, de fin octobre à début mai, un flot de migrants, fournissant soit une force de travail, soit des colporteurs ou des petits métiers.

Une longue histoire : de 1659 à 1900

C'est en 1659 que la lanterne magique a été mise au point par le savant hollandais Christiaan Huygens.

Longtemps cette invention fut attribuée à Athanase Kircher, pour une description (image et texte) qui n'apparaît que dans la seconde édition (1671) de son ouvrage « *Ars Magna Lucis et Umbrae* » (Le grand art de la lumière et de l'ombre).

Dans son principe, la lanterne magique restera inchangée jusqu'à la fin du XIX^e siècle : un foyer lumineux obtenu par la combustion d'huile ou de bougie (et plus tard de nouvelles sources d'éclairage plus performantes), une forte lentille en demi-boule pour faire converger les rayons vers la plaque de verre peinte, et un objectif composé d'un tube optique, avec une ou deux lentilles qui renvoient l'image agrandie sur l'écran.

La lanterne magique connaît un rapide succès et mène une double vie : on la trouve dans les cabinets de curiosités des nobles et des savants, ou tout en bas de l'échelle sociale chez les colporteurs, les montreurs d'images itinérants qui sillonnèrent l'Europe aux XVII^e et XVIII^e siècles avant de disparaître au milieu du XIX^e.

Ils se rendent de villes en villages avec leur caisse sur le dos, parfois accompagnés d'un singe, d'une marmotte ou d'un comparse pour l'accompagnement



musical, jouant de la vielle ou égrenant l'orgue de barbarie.

La faible puissance lumineuse des huiles végétales ou animales, utilisées dans les lanternes, en limite l'utilisation. Il faut attendre 1783 et le dispositif mis au point par François Ami Argand : une cheminée de verre et une mèche circulaire, qui en favorisant le tirage, et donc la combustion de l'huile, produisait plus de lumière. Le développement de la lampe Argand, permet à Étienne-Gaspard Robertson de réaliser en 1798 un nouveau type de spectacle : « la fantasmagorie ». Ses spectacles terrifient leur audience en faisant apparaître des fantômes, ou des personnages qui durant ces années folles avaient perdu la tête. Etienne-Gaspard Robertson (1763-1837) donnait ses spectacles de fantasmagorie à Paris en 1798, au pavillon de l'Échiquier, puis dans l'ancien couvent des Capucines. Avec l'avènement de Bonaparte, le spectacle se terminait par un hommage au Premier Consul : « la nymphe égérie et le pacificateur ». Une fois que les secrets très perfectionnés de son spectacle de lanterne magique montée sur roues furent révélés, il s'en alla parcourir l'Europe et la Russie, mais pas en tant que colporteur, il donnait des spectacles chez les rois et les princes ou s'élevait dans les airs en aérostat.

L'amélioration des systèmes d'éclairage a permis d'éloigner la lanterne de l'écran et de laisser place à un grand nombre de spectateurs, tout en ayant une image lumineuse. La bougie ou la simple lampe à huile ne le permettait pas.



Avec l'apparition de la lumière oxydrique (un bâton de chaux porté à incandescence par la combustion d'un mélange de gaz explosif – oxygène et hydrogène, c'est la lumière de la chaux ou en anglais : Limelight), il devient possible de réaliser des spectacles ou des conférences devant une très large audience.

C'est en Grande-Bretagne, sous l'ère victorienne, que les spectacles de lanterne magique sont les plus nombreux et les plus artistiquement développés. La Royal Polytechnic Institution fondée en 1838 devient la référence absolue. On y invente la technique du « Dissolving View », système d'obturation des objectifs permettant des projections simultanées.

À la même époque, l'abbé Moigno est en France l'ardent promoteur des séances éducatives. C'est auprès de lui que s'initie Émile Reynaud avant son séjour au Puy-en-Velay, où il donne des conférences savantes avec projections lumineuses, puis développe le praxinoscope, appareil qui donne l'illusion du mouvement.

Le programme des spectacles se partageait entre les vues de pur divertissement et les vues instructives. Les sociétés savantes, les institutions laïques et religieuses s'emparent rapidement de ce nouvel outil qui frappe les imaginations. Enseignement ou distraction ? Ainsi peut-on résumer les affres des pédagogues devant ces projections qui se multiplient. De grandes maisons – La Bonne Presse, Mazo – publient leur catalogue de vues et lanternes disponibles à l'achat ou à la location.

Les vues

Les vues sur verre témoignent de ce que furent les représentations, mais ne disent rien du commentaire du lanterniste, qui se devait d'être à la fois bon projectionniste et bonimenteur talentueux.

Les plaques de verre reflètent une forme d'art populaire tombée dans l'oubli. Les artistes de ces miniatures sont rarement connus, à l'exception des

tableaux sur verre commandités par les grandes institutions.

Les sujets pour les plus anciennes (voir les plaques du colporteur) sont puisés dans les scènes galantes, les scènes bibliques (l'Arche de Noé), les scènes de chasse, les batailles et traités. Les grotesques et les diableries rivalisent avec les farces et les poursuites, les contes et les fables. Les vues instructives plongent dans la typologie d'animaux et d'êtres humains, de paysages, de contrées lointaines ou du cosmos.

Les plaques animées

Afin de donner l'illusion du mouvement, de nombreux mécanismes ont été inventés pour animer les plaques de verre.

- Le modèle « va-et-vient » : deux verres peints juxtaposés qu'un système de tirette permet de mouvoir en translation et ainsi masquer ou faire apparaître une partie du dessin de la plaque fixe.
- Le modèle par rotation, partielle, grâce à un levier, ou totale avec un système à poulies ou engrenages, tel le chromatrope ou deux rosaces tournent en sens contraire et produisent un kaléidoscope de couleurs et de formes.

La demande en vues se développant tout au long du XIX^e siècle, la fabrication des plaques en série voit le jour, à Birmingham, vers 1820. Les contours du dessin sont imprimés sur la plaque de verre, et les couleurs sont encore appliquées à la main. À la fin du siècle dernier, le procédé par décalcomanie, bien moins coûteux, devient la règle, surtout pour les lanternes jouets. Les vues photographiques, parfois



rehaussées de couleurs peintes, inondent rapidement le marché professionnel dès les années 1880.

Des mélodrames, des illustrations de chansons populaires et des scènes bibliques sont réalisés en studios de prise de vues. Le cinéma en reprendra les décors et la mise en scène. Des ateliers de coloriages de vues photographiques emploient une main-d'œuvre féminine pour l'exécution de ces travaux délicats et peu rémunérés. Les vues photographiques porteront un coup fatal aux vues peintes et à ce métier de miniaturiste désormais oublié.

À leur tour, les images tremblotantes d'un nouveau

média chasseront des écrans ces tableaux aux vives couleurs qui ont fait rêver, frémir, exciter l'imagination de nombreuses générations.

Les lanternes jouets

En France, des ferblantiers - principalement Aubert, Lapiere - en réalisent plusieurs modèles. Ce sont de simples lanternes en fer blanc, souvent peintes au vernis à alcool, fabriquées à l'échelle industrielle pour garnir les étalages des grands magasins. Les lanternes-jouets allemandes, fabriquées par plusieurs ateliers à Nuremberg (G. Carette, E. Plank,

E. LAPIERRE FILS AINÉ

Successeur de son Père.
21, Rue Michel-le-Comte, PARIS.
FABRIQUE SPÉCIALE

de Lanternes magiques, Lampascopes, Fantasmagories & Niveaux d'eau.



Lampascopes boule décorée et même modèle bronze.

N° 00	hauteur	diamètre	verre d'optique	00. 40
1	0.28	0.13		00. 47
2	0.29 1/2	0.14 1/2		00. 54
3	0.31	0.17		00. 61
4	0.32 1/2	0.18 1/2		00. 67
5	0.35	0.19 1/2		00. 75

Lampascopes à feuilles peintes imitation or et porcelaine et même mod. bronze.

N° 00	hauteur	diamètre	verre d'optique	00. 40
1	0.28	0.12		00. 47
2	0.28 1/2	0.14		00. 54
3	0.29	0.14		00. 61
4	0.32	0.16		00. 67
5	0.33	0.18		00. 75
6	0.35	0.20		00. 81

Lampascopes à canaux décorés et même modèle bronze.

N° 00	hauteur	diamètre	verre d'optique	00. 40
1	0.28	0.12		00. 47
2	0.28 1/2	0.14		00. 54
3	0.29	0.14		00. 61
4	0.32	0.16		00. 67
5	0.33	0.18		00. 75
6	0.35	0.20		00. 81

Lampascopes forme potiche imitation or et porcelaine et même modèle bronze une seule grandeur modèle fantaisie.

hauteur	diamètre	verre d'optique	00. 67
0.31	0.18		

Tous les Lampascopes sont à contre-poids réflecteurs mobiles et sont par ce moyen tous appropriés à l'installation sur la lampe.

Lanterne magique carrée ordinaire blanche et même modèle bronze.

N° 00	hauteur	largeur	verre d'optique	00. 40
1	0.21	0.8 1/2		00. 47
2	0.26	0.10		00. 54
3	0.28 1/2	0.11 1/2		00. 61
4	0.32	0.12 1/2		00. 67
5	0.35 1/2	0.13 1/2		00. 75
6	0.37	0.15		00. 81
7	0.41 1/2	0.16		00. 88
8	0.46	0.17		00. 95
9	0.49 1/2	0.18		

Lanterne magique riche colorée.

N° 00	hauteur	diamètre	verre d'optique	00. 47
1	0.27	0.15 1/2		00. 54
2	0.32	0.15		00. 61
3	0.35	0.16 1/2		00. 67
4	0.40	0.17 1/2		00. 75
5	0.43	0.18 1/2		00. 81
6	0.46	0.20 1/2		00. 88
7	0.50	0.23		00. 95
8	0.55	0.27		

Lanterne magique à rosaces décorée même modèle bronze, une seule grandeur modèle fantaisie.

hauteur	largeur	verre d'optique	00. 67
0.38	0.17 1/2		

réflecteur plaqué argent.

Désignation des vues sur
verres pour lanternes et lampascopes
Grand assortiment de
Caricatures en tous genres.
Animaux.
Belle aux cheveux d'or.
Belle au bois dormant.
Belle en la bête.
Barbe-Bleue.
Cendrillon.
Chau botté.
Chapeau rouge.
Caden-Roussel.
Château Blanc à partir de N° 4.
Don-Quichotte.
Fables de La Fontaine.
La France.
Geneviève de Brabant.
Guerre d'Italie.
2° de Cécile à partir de N° 4.
3° d'Afrique 2°
Hist. Saint-Christophe de la Croix.
Ancien et nouveau Testament.
L'Oiseau bleu.
Fille Anglaise.
Mère Biquette.
Malborough à partir de N° 4.
Monument de Louis 14.
Mythologie.
Petite-Jacqueline.
Petite-Louise.
Pierrot.
Paul et Virginie.
Jean d'Anc.
Péroré à partir de N° 4.
Soliman.
Nombres d'enfants à partir de N° 4.
Robinson.
Riquet à la Houpe.
Sic de Trambouze.
Soldat.
Touche à tout.
Cela en bois.





M. Dannhorn, J. Schoenner, J. Falk) auront la part belle du marché européen.

Il se crée rapidement deux marchés : les lanternes magiques (lanternes-jouets) pour enfants, et les lanternes de projections pour adultes (professeurs, conférenciers et professionnels du spectacle).

Face à ce développement des lanternes, le moniteur de lanterne magique va disparaître. Les forains vont continuer ce métier de bonimenteur dans les foires et les jardins publics, avant de s'emparer du cinématographe. Ce dernier fera progressivement disparaître les lanternes de projections fixes. En effet, les séances du début du siècle utilisaient la lanterne magique : en première partie de programme, avec notamment les chansons illustrées, ou pour diffuser des annonces publicitaires, des messages demandant aux femmes d'ôter leurs



chapeaux volumineux, ou simplement pour signaler l'entracte. En 1908 la Maison de La Bonne Presse vend 1 405 lanternes et 183 000 vues. Elle édite deux revues spécialisées : « Le Fascinateur » et « Les Conférences »,

tandis que Mazo publie « Ombres et Lumières ». De 1895 à 1911 Larousse fournit aux instituteurs, dans sa revue « Après l'école », des conférences illustrées accompagnées de vues sur papier.

Les vues sur papier transparent

Apparues à la fin du XIX^e siècle, elles ont l'avantage, sur les vues sur verre, d'être économiques et très légères, facilitant leur transport. Mais elles demeurent techniquement très inférieures aux vues sur verre. Cependant, « il y a vues sur papier et vues sur verre » précise Henri Arnould, ardent défenseur des projections lumineuses au service de l'enseignement. Il crée les collections scientifiques de la maison Mazo et de la Ligue de l'Enseignement. « La lanterne de projection est et reste le véritable outil de l'Enseignement par l'aspect » proclame une publicité pour la « Cylor », le projecteur mis au point par Arnould.

L'enseignement, les conférences, les patronages utiliseront les lanternes de projection fixe jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale. Le support film (sous forme de diapositives ou de rouleaux) remplacera définitivement les vues sur verre et sur papier.



Boîte d'optique à miroir



L'Optique, gravure à l'aquatinte de Frédéric Cazenave



The Peepshow, d'Henry Singleton

Boîte d'optique à vision directe



Les boîtes d'optique (Mondo nuovo)

Les boîtes d'optique et les lanternes magiques sont deux « curiosités » ambulantes bien distinctes, bien que souvent, en France, elles aient été dénommées sous le terme générique de Lanterne Magique. On les désigne en Angleterre par Peep-Show, ou plus rarement Diagonal Mirrors, en Allemagne par Bilder-Guckkasten et en Italie par Camera Otticha ou Il Mondo Novo.

Dans la boîte d'optique, il n'y a pas de projections, comme pour la lanterne magique. Si la lanterne magique offre un spectacle à plusieurs personnes, la boîte d'optique se limite à un usage égoïste ou pour les plus perfectionnées, à quatre ou cinq curieux.

A la différence de la lanterne magique, cette attraction peut être montrée de jour sur les places et les foires. Aussi, quelques montreurs de lanterne magique avaient-ils les deux types d'appareils : la boîte d'optique utilisée la journée, la lanterne pour les intérieurs peu éclairés ou à la nuit tombée. Dans tous les cas, c'était la pièce curieuse, à voir !

Sur certaines estampes, on remarque sur la grosse boîte que le montreur porte sur son dos la présence d'un petit rideau et au dessus la lanterne magique, parfois aussi au bras du colporteur un petit tréteau sur lequel il posera sa boîte d'optique. Le rideau sera posé sur la tête du spectateur pour éviter tout parasitage de la lumière ambiante sur la grosse lentille de visionnage.

La boîte d'optique simple de type vertical a le même principe que le zograscope (de l'image de droite, L'Optique) : voir au travers d'un oculaire composé

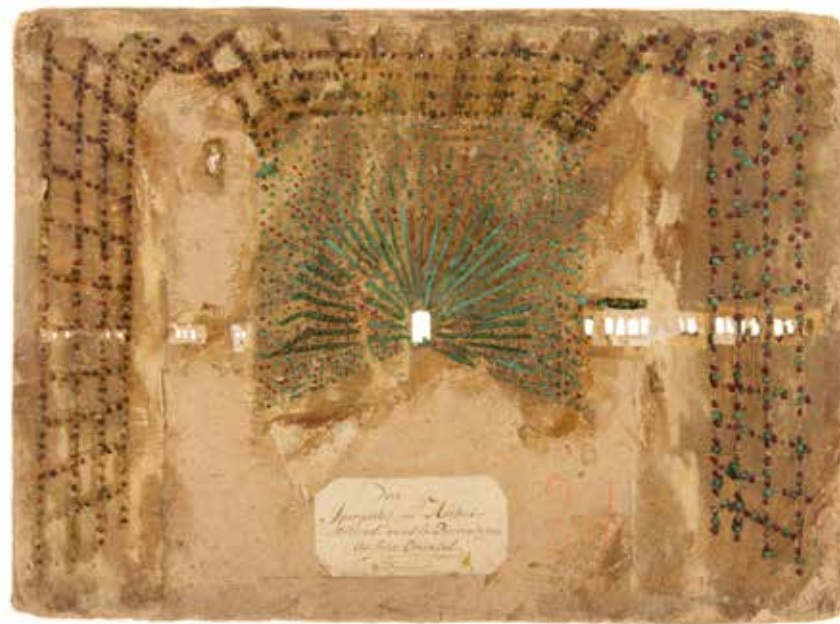
d'une lentille (biconvexe) grossissante, qui à l'aide d'un miroir incliné à 45 degrés pour renvoyer l'image d'une gravure enluminée posée sous ce miroir, donne ainsi sinon l'illusion du relief tout au moins l'immersion dans « un monde nouveau » celui de l'image même. Pour les boîtes d'optique plus perfectionnées (boîte d'optique à vision directe), il n'y a plus de miroir, les vues montées sur cadre sont placées à la verticale et bien souvent les estampes sont découpées aux endroits susceptibles d'être lumineux : fenêtres, bougies, cascades... Sur les parties découpées, des papiers transparents occasionnellement de différentes teintes sont collés à l'arrière de la vue. Par un système de volets actionnés par des ficelles, l'opérateur peut ainsi changer l'éclairage de la vue pour différents effets comme celui de jour et nuit.

La vue d'optique dérive de la vue de perspective. La production des vues est apparue vers 1740 et se termine un siècle plus tard. Les sujets des vues font la part belle aux paysages urbains, aux décors monumentaux mais aussi aux grands événements. Les vues d'optique donnent à voir le monde, les gravures sont souvent l'objet de copies dans les principaux centres de production que sont Paris, Londres, Bassano et Augsbourg. La production sera très importante. L'espoir de vendre leur production dans plusieurs pays d'Europe amène les imprimeurs à inscrire sous la vue des légendes en plusieurs langues. A la différence de la gravure populaire (gravure sur bois), la vue d'optique (gravure sur cuivre) est souvent plus raffinée, d'où le qualificatif de « demi-fine » qu'on lui a volontiers attribué.



Par contre, le nombre de tirages à partir d'une gravure sur cuivre est bien moins important que la traditionnelle gravure sur bois (environ le quart). Elle est donc plus onéreuse. A Paris, la production et la vente de ces estampes est le fonds de commerce de négociants tels que Basset, Chéreau, Daumont, Huquier, Lachaussée, Mondhare, etc. Ils sont regroupés rue Saint-Jacques.

Louis Sébastien Mercier évoque les boîtes d'optique dans son *Tableau de Paris* : « Voici un "opéra sur roulotte" et qu'on porte à dos d'homme ; c'est une cassette où sont adaptés des verres d'optique qui grossissent les objets ; là vous voyez Constantinople, Pékin, Londres, Madrid, la bataille de Fontenoy ».



- ◀ **Vue d'optique ajourée pour effet jour/nuit et photographie du verso** permettant de voir les bandes de papier colorés,
« Prospectus cameratae vinee in hortis gubernatoris Pondicherii in Indiis orientalibus ad oram Coromandelis »,
31,75 cm x 41,90 cm, Augsburg, c.1790, Coll. R.G.

- ▼ **Place de la Concorde (détail)**, François-Frédéric Lemot (1771-1827),
la statue de la Liberté vient de remplacer celle de Louis XV, elle sera à son tour retirée sous le Consulat, Coll. BNF





Les Savoyards, montreurs de lanterne magique

Une importante iconographie nous montre ces « Savoyards » en porteur de lanterne magique, joueur de vielle, d'orgue de barbarie. A tel point que le mot « savoyard » a très vite désigné ces émigrés des montagnes, qui viennent chaque année dans les villes exercer les petits métiers de la rue. Ils sont aussi décrotteurs, ramoneurs, commissionnaires, rémouleurs, gagne-deniers enfin, comme on appelait tous les gens qui faisaient dix métiers sans en avoir un réel.

C'est ce type de représentation que choisit J. Grasset de Saint Sauveur pour illustrer les habitants de la Savoie, dans son *Encyclopédie des Voyages*, en 1796. On voit le père portant la lanterne magique et deux enfants musiciens. Même le Duc de Choiseul fait représenter ses jeunes garçons déguisés en savoyards, tantôt jouant de la vielle et montrant la marmotte, tantôt posant avec une boîte d'optique.

Comme nous allons le voir, ces montreurs de lanterne magique et de curiosités, ces joueurs d'orgue, de vielle, montreurs de marmotte en vie, ces saltimbanques ne représentent qu'une faible partie de cette émigration saisonnière qui quittait leur contrée six mois de l'année pour le plat pays : en Flandres,

France, Allemagne, Hollande, Angleterre, mais aussi Italie et Espagne. Ils sont beaucoup moins organisés que leurs congénères, enrôlés dans des réseaux marchands de colportage parfois très puissants. Ce sont les amuseurs des rues, les montreurs ambulants, des saltimbanques et musiciens itinérants, qui font partie de l'émigration dite « prolétarienne » (selon l'expression de Raoul Blanchard) des petits métiers.

Les montreurs de lanterne magique, les joueurs d'orgue de barbarie, de vielle, les montreurs de marmottes qui partaient de leur montagne chaque année fin octobre pour n'y revenir que début mai, tout ce petit peuple de « remues d'hommes » n'étaient qu'une très petite partie de ce monde de colporteurs qui sillonnaient les routes et les chemins de l'Europe. Les puissantes familles, à la tête de réseaux de colporteurs de livres, de linges de maison, de plantes et semences, et divers commerces ont, quant à elles, su tirer leur épingle du jeu. En tenant sous leur dépendance financière tout un village, elles pouvaient alors essayer d'implanter un dépôt dans des villes du « plat pays » européen. Une fois ce dépôt mis en place, malgré l'hostilité des marchands locaux, le réseau de colportage pouvait alors s'étendre.

Les commis colporteurs et toute une ramification issue du même village pouvaient alors descendre des montagnes et, par les différentes foires, remplir les dépôts, puis rayonner autour pour aller proposer leur marchandise aux villages et hameaux de cette nouvelle zone d'achalandage. On retrouve encore des traces de ce type de spécialisation d'activité dans certaines vallées des alpes. Ces réseaux de colporteurs marchands ont disparu au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Les locomotives à vapeur ont sifflé la fin des caravanes de mulets et l'arrivée triomphale de l'industrialisation au plus profond des campagnes. Ne reste dans nos esprits contemporains que l'image embrumée, au détour d'un chemin, d'un colporteur solitaire qui cette fois, fait le trajet inverse en allant dans les montagnes vendre certains petits produits, manufacturés dans les nouvelles agglomérations urbaines. L'émigration de la population montagnarde a cessé d'être saisonnière pour s'implanter définitivement dans les villes.



Mais, à l'époque qui nous intéresse (du XVII^e s. au début du XIX^e s.) les colporteurs ou les maîtres colporteurs étaient des marchands, qu'il ne faut pas confondre avec d'autres migrants, qui pour quelques sous et bien souvent pour rien exercent divers petits métiers, décrotteurs, ramoneurs, chanteurs de rues, montreurs de curiosités et autres saltimbanques.

Quelle soit mendiante sinon prolétarienne, mais plus encore marchande, cette émigration est fortement structurée dans un système de crédit villageois, impliquant toute une ramification de parentèles comme débiteur potentiel en cas de mauvaise tournée et autres incidents de parcours.

Si les réseaux marchands de colportage ont bénéficié d'études remarquables, comme celles notamment de Robert Mandrou, Chantal et Gilbert Maistre ou de Laurence Fontaine, l'émigration prolétarienne ou mendiante de ces montreurs de lanterne magique, musiciens, montreurs de curiosités, reste encore mal connue.

L'expression colporteur de lanterne magique est à l'époque antinomique. Car les termes de colporteur ou maître colporteur semblent réservés à ceux qui exercent un commerce. Ils sont désignés dans les documents administratifs par : montreur de lanterne magique, joueur d'orgues, montreur de curiosité.

Comme tous ces cent petits métiers, ces aboyeurs des rues ont disparu sans laisser de trace. Ils ont été raillés, méprisés par la noblesse et la bourgeoisie, qui s'amuse parfois de leurs pitreries. Leur pittoresque attire le regard des artistes, mais ils sont surveillés par une administration méfiante.

Ainsi, une ordonnance du 7 octobre 1724, condamne un aubergiste savoyard à titre d'exemple, pour tous les aubergistes et hôteliers d'héberger des Savoyards, Lombards, Piémontais sous le système dit « de prévost de chambre » qui consiste à louer la chambre à l'année à une personne d'un groupe sans pouvoir ainsi contrôler les différentes personnes qui viennent occuper la chambre. Le registre de toutes les personnes occupant les chambres doit être visé par le commissaire de quartier.

Enfin, trop petites gens pour avoir une place dans l'Histoire et jugés trop vulgaires pour que leurs lanternes et leur vues soient dignes de figurer dans l'Histoire de l'Art.

C'est donc ici le propos de cette recherche : comprendre qui étaient ces itinérants et plus particulièrement ceux qui montraient la lanterne magique.

Portraits de Savoyards

Ces montreurs de lanterne magique, de marmotte en vie, ces musiciens ambulants étaient appelés « savoyards ». Une iconographie importante leur est consacrée.

La grande majorité des représentations iconographiques de porteurs de lanterne magique montre un colporteur se déplaçant dans l'image, de la gauche vers la droite. Cette convention de représentation est bien entendu liée à notre sens de lecture.

A l'exception de la très belle peinture de Jean-Baptiste Maria Pierre : « La Lanterne Magique » (p.12), l'objectif de la lanterne est toujours montré, même de manière très improbable (sur la caisse de transport par exemple) et ceci, quelle que soit la position de la lanterne dans l'image. Car l'objectif est l'élément important, qui fait immédiatement comprendre qu'il s'agit d'une lanterne magique. Parfois même, pour renforcer la compréhension de la lecture de l'image, une ou des plaques sont montrées. Dans la célèbre gravure de Johann Eleazar Schenau (p.17), les plaques sont laissées à même le sol. Cela semble difficile à croire que le colporteur ne prenne pas soin de ses plaques qui lui assuraient sa subsistance.

Le « Joueur d'orgue » de Carle Vernet (p.68) respecte ses mêmes règles. Il ne peut pas représenter son colporteur avec une lanterne, dont l'objectif serait rangé à l'abri, dans la caisse de transport. Tout comme il représente son personnage se déplaçant vers la droite. Son personnage en premier plan frappe de la main droite son tambourin, alors que sa lanterne est fixée à gauche de la caisse de transport.



*Des monts de la Savoye, arrivé dans Paris,
J'y fais divers métiers sans avoir rien appris,
Je suis un messenger fidèle,
Je sais glisser des billets doux
Et par mes soins, plus d'une belle*

*Apprend l'heure du rendez-vous.
Quand à ma lanterne magique,
Elle enchante les yeux par mille objets trompeurs.
Mais le charme d'où vient ma meilleure pratique,
C'est celui que l'amour fait agir sur les coeurs.*

Elle comporte, tout comme celle trouvée en Auvergne, une petite porte sur le côté pour allumer la lampe à huile. Si l'on en croit le dessin, le portillon ne serait pas sur la droite mais sur son côté gauche. Comme dans le cas du jeune Audiffred de Jausiers (p.77), le montreur de lanterne magique est désigné comme « le joueur d'orgues », bien que le musicien se trouve en arrière plan. Le sous-titre indique : « lanterne magique, pièce curieuse à voir ».

Ces gravures, comme toute représentation, répondent à des codes de lecture et ne sont bien évidemment pas des « photographies (non retouchées) » des scènes qu'elles semblent décrire avec pourtant parfois beaucoup de « réalisme ».

Il est assez intéressant d'apprécier les images qui nous sont données de ces « petits Savoyards » au travers des rapports et récits de voyage, des représentations théâtrales, iconographiques et figurines en porcelaine. Même

s'ils étaient moqués pour leur parler et leur dégaine, et que l'on déplorait de voir ces familles nombreuses envoyer leurs enfants mendier, on peut constater qu'ils jouissaient d'un capital de sympathie. Ils sont représentés comme pauvres mais honnêtes. Ils ne convoitent pas les richesses d'autrui et sont d'une probité sans pareil, se tuent à la tâche sans se plaindre en aucune façon. Leur seul but est de récolter un peu d'argent pour faire vivre leurs proches. Ce qui ne les empêche pas d'être gais et joyeux, d'éveiller la curiosité de leur public, de vouloir leur apporter un peu de merveilleux et de divertissement.

Les témoignages concordent, et ceux qui les rapportent semblent stupéfaits de leur découverte : derrière ces montagnes, ces gens auraient-ils découvert une autre manière de vivre ?

L'étonnement de ces observateurs semble sincère. On ne peut pas exclure chez ces aristocrates et intellectuels une



démarche rousseauiste, et leurs propos cachent mal une certaine envie de découvrir le « bon sauvage », fort et vierge de toute perversion.

Il n'est qu'à lire cette remarque étonnante que fait le Marquis de Saint-Simon en 1777, dans son livre très sérieux sur la géostratégie de cette région. Il s'étonne devant cette population sereine, dont le mode de vie est des plus frugal : « ils ne travailloient que pour ramasser un nécessaire sur lequel il n'étoit pas possible de rien retrancher sans attenter à leurs jours... Ces peuples ne trouvent aucun inconvénient à leur genre de vie, qu'ils préfèrent à tout autre »

Cette impression est confirmée par cette remarque des Allemands C. A. und C. Bertuch dans leur livre « London und Paris : ils observent les habitudes anglaises avec leur humour italien et sont bien vus du peuple anglais parce qu'ils vivent humblement et remercient chaleureusement alors qu'ils sont juste au-dessus de la qualité de mendiant ».

Les rapports de Christophe de Villeneuve-Bargemont ou celui de Frémont-Garnier sont aussi très éloquents sur les habitants de la vallée de l'Ubaye.

Il faut attendre le rapport de François-Emmanuel Fodéré pour avoir une vision peut-être un peu plus réaliste, même s'il reste sensible au mode de vie simple des montagnards.



Chantal et Gilbert Maistre ont consacré plusieurs études sur l'émigration marchande savoyarde aux XVII^e et XVIII^e siècles (savoyard est ici pris au sens géographique du terme). Voici notamment ce qu'ils en disent :

« Au XVII^e siècle et XVIII^e siècle, les populations des montagnes savoyardes font souvent preuve d'une extraordinaire mobilité géographique et professionnelle, afin d'améliorer leurs dures conditions d'existence. Ces « remues d'hommes » entraînent chaque année des milliers de paysans hors de leurs paroisses, vers des contrées parfois éloignées, où ils vont exercer durant quelques mois une activité sans rapport avec le travail de la terre.

Dans ce flot migratoire, on peut discerner des spécialisations régionales comme les maçons du Giffre, les hommes de peine et gagne-deniers du Haut Val d'Arly, les ramoneurs de Tarentaise et de Maurienne, les aiguseurs et rémouleurs du Chablais, ou encore les colporteurs, chaudronniers et merciers du Faucigny. De tous ces types de migration : artisanal, prolétarien ou marchand, c'est certainement cette dernière catégorie qui a suscité le plus de curiosité parmi les historiens, aussi bien en Savoie que dans d'autres régions alpines comme l'Oisans ou le Val-d'Aoste.

L'esprit d'entreprise de ces migrants paysans-marchands, les directions insolites de leur négoce vers les pays alémaniques, leurs étonnantes réussites professionnelles et sociales, l'ampleur et la permanence de ces migrations sont autant de raisons qui font de ce sujet l'un des plus attachants de l'histoire de Savoie. Si le folklore n'a retenu des

migrations d'Ancien Régime que le petit ramoneur savoyard, les historiens ont redécouvert avec intérêt le mercier, moins voyant certes que le ramoneur, mais numériquement beaucoup plus représentatif ». Dans leur second ouvrage (1992) qui approfondit la question, en collaboration avec Georges Heitz (Colporteurs et marchands savoyards dans l'Europe des XVII^e et XVIII^e siècles) ils déclarent : « C'est à Bessans (Haute Maurienne) que nous avons rencontré le seul Savoyard montreur de lanterne magique que nous ayons trouvé au cours de nos recherches ! Il s'agit de Jean-Antoine Fodéré, qui avec sa femme Anne, « roule en Italie » avec une lanterne magique. Nous sommes persuadés que les nombreux montreurs de lanterne magique en France n'étaient pas Savoyards, bien qu'ils soient représentés comme tels par l'iconographie des « petits Savoyards » .

Toutes ces migrations de saltimbanques n'ont pas laissé de traces, ils sont restés anonymes. Seuls deux d'entre eux ont connu une étonnante célébrité, au XVII^e s. l'aveugle Philippot, dit le Capitaine Savoyard et au siècle suivant, la fameuse Fanchon la vielleuse.

Philippot le Savoyard - l'Orphée du Pont-Neuf

Philippot le Savoyard a laissé un recueil imprimé des chansons qu'il chantait sur le Pont-Neuf comportant aussi celles qu'il composa lui-même (1645). Il fait paraître un deuxième recueil en 1656. Cet étonnant personnage apparaît avoir été tout à fait conscient de sa célébrité et particulièrement soucieux de son image. La mémoire de ce chanteur populaire exceptionnel est toujours vivante au Théâtre

du Vaudeville, dans un divertissement de Chazet, Gouffé et Duval en 1801, tandis que ses chansons sont rééditées, en 1862, par Percheron.

Fanchon la vielleuse

L'histoire de « Fanchon la Vielleuse », qui représente l'archétype des savoyardes joueuses de vielle, nous montre à la fois cette mode parisienne d'une campagne fantasmée, comme par exemple Marie-Antoinette avec son petit Trianon, mais aussi les diverses pièces de théâtre sur les savoyards et l'existence à Paris comme à Lyon de communauté de migrants savoyards des hautes vallées de l'Ubaye et de la Tinée.

Plusieurs représentations iconographiques existent de ces Fanchons, et particulièrement deux tableaux de Jean-Honoré Nicolas Fragonnard (1732-1806), lui-même originaire de Grasse (qui sera rattaché aux Alpes Maritimes en 1860). Une belle estampe d'après Augustin de Saint-Aubin (1736-1807) : « La Promenade des Remparts de Paris » (p.35), est gravée par Pierre-François Courtois en 1761, on y voit, entre autres choses, une Fanchon qui joue de la vielle de table en table. On la retrouve aussi dans les Cris de Paris de Claude-Louis Desrais (1746-1816). Mais c'est surtout une comédie, en trois actes mêlés de couplets, intitulée « Fanchon la vielleuse » de MM. Jean-Nicolas Bouilly et Joseph Pain en janvier 1803, qui relança le mythe par son prodigieux succès. Elle fut chantée, récitée devant tout Paris et bientôt devant la France entière

« Aux montagnes de la Savoie Je naquis de pauvres parens. Voilà qu'à Paris l'on m'envoie, Car nous



étions, beaucoup d'enfans. Cependant j'ai fait ma fortune Et n'ai donné que mes chansons. Fillette sage, apporte en France et tes chansons, quinze ans, ta vielle et l'espérance. » Dans la même veine, d'autres vaudevilles ont été créés comme « La vallée de Barcelonnnette », puis la « Fille de Fanchon la vielleuse »...

Dans son Dictionnaire critique de biographie et



d'histoire, en 1867, Auguste Jal (1795-1873) veut rétablir la véritable identité de Fanchon, celle qui avait servi de modèle aux auteurs de la comédie.

« Les auteurs avaient imaginé une joueuse de vielle tout idéale, vertueuse, libérale, protectrice de l'innocence, amie des plus grands seigneurs de la cour et des poètes les plus charmants, ingénieuse dans sa bienfaisance, délicate dans ses sentiments ; elle épousait un colonel qu'elle avait aimé sous l'habit d'un artiste, et quittait son brillant hôtel du Marais pour son village, où elle allait continuer sa mission de providence visible. »

Mais en fait pour Auguste Jal, il s'agit de Françoise Chemin, femme Mélliard, dite Fanchon la vieilleuse (1737-17 ?)

... Savoyarde par ses parents, elle était Parisienne

par le fait de sa naissance. Ce n'est point à Saint-Etienne, du diocèse de Nice, (Saint-Etienne de Tinée), qu'elle vint au monde, comme avaient fait son père, sa mère et toute sa nombreuse famille, mais en haut du faubourg Saint-Jacques, où s'étaient établis ses parents. Son père, Laurent Chemin, était un de ces sujets du roi de Sardaigne qui abandonnaient, pour un temps, leurs montagnes et venaient chercher leur vie en France, ramoneurs, commissionnaires, joueurs de vielle, montreurs de marmottes ou de lanterne magique, gagne-deniers enfin, comme on appelait tous les gens qui faisaient dix métiers sans en avoir un réel. Laurent avait épousé Rose Chemin sa cousine, comme un de ses parents, un autre Laurent Chemin, avait épousé Elisabeth Chemin. Le mari de Rose était fils d'André Chemin, gagne-denier et musicien qui était à Paris dès 1732,

avec son frère Jean-Louis. Jean-Louis et André demeurèrent rue Mouffetard. Laurent et sa femme Elisabeth habitaient avec Joseph Chemin et Marie Bourly, sa femme, dans la rue Neuve Saint Médard. Ces Laurent et Joseph étaient frères et gagne-deniers ; un de leurs parents, Dominique Chemin, gagne-denier aussi, mari de Marguerite, était, avec Jean-Louis et André, rue Mouffetard, où Laurent et Rose Chemin les rejoignirent en 1738.

Quelle que soit la vérité, s'il en existe une, sur la véritable Fanchon, ce texte nous montre l'existence de communautés de « Savoyards de la Haute-Tinée » à Paris. Même sans connotations péjoratives, il était bien naturel de parler de

Savoyards pour des habitants du Comté de Nice, et des Alpes du sud en général, sujets ou anciens sujets (de la vallée de l'Ubaye) des États de Savoie, qui deviendront Royaume de Sardaigne et non pas seulement les seuls habitants de la Savoie géographique.



Vielle Pajot. Jenzat (03) - 1873
Musée régional d'Auvergne de Riom.
© H.Monestier





▲ **La lanterne magique, pièce curieuse ; Nanette la vielleuse savoyarde ; la marmotte en vie,**

In « Petits Métiers, Cris de Paris (détail) », Claude-Louis Desrais (1746-1816), Dessins à la plume et encre de Chine, rehauts d'aquarelle, 34 cm x 22,5 cm, Coll. BNF

◀ Page ci-contre :

La vallée de Barcelonnette ou Le Rendez-vous des deux ermites :

Vaudeville en un acte, texte de Dieulafoy, Gersin.
Paris : Théâtre du Vaudeville, 21 mars 1808,
Costume de théâtre édité par Hautecoeur Martinet,
23 cm x 14,5 cm, Coll. BNF

Les Cris de Paris

Les charmantes représentations iconographiques et théâtrales de tout ce petit peuple de gagne-deniers devaient rassurer bien des aristocrates et grands bourgeois, qui ont régulièrement passé commande, du XVII^e s. jusqu'au début du XIX^e s., pour ce type d'images auprès d'artistes dont certains de renom. Il n'est qu'à voir les diverses productions d'estampes des « Cris de Paris », les petites figurines en fine porcelaine, les tableaux et gravures, Watteau et Fragonard pour les plus connus.



Une lanterne, ses vues, son colporteur

Elle fut découverte à Lanobre près de Bort-les-Orgues dans une maison qui se trouve à l'écart du village sur la partie appelée « Le Péage » le long de la route nationale. Lieu et route royale sont représentés sur la carte de Cassini de 1815. On retrouve la maison, isolée à l'époque, sur le cadastre napoléonien de 1809. Marc et Dominique Moreno ont trouvé cette lanterne, posée sur le mur de la façade, entre deux poutres de la toiture en chaume de la maison qu'ils venaient d'acquérir.

Bien qu'ils aient entendu dire que cette maison était un ancien relais de Poste, cela ne se vérifie pas dans les archives des Postes. Le relais le plus proche se trouvait à Bort-les-Orgues. Cette route est bien une route royale construite sous Louis XV. Elle reprenait en grande partie le tracé de l'ancienne voie romaine qui reliait Clermont à Aurillac.

Cette lanterne est composée d'une simple caisse en bois et d'une lanterne en fer-blanc de 14,5 cm de base carrée et de 41 cm de hauteur. Une cheminée godronnée surmonte un dôme à quatre faces, comportant chacune un évent. Il manque malheureusement l'objectif, qui venait se positionner sur des glissières verticales, la lampe à huile et le miroir. Un portillon sur sa partie droite permettait d'accéder à la lampe

à huile, d'ajuster son positionnement focal, grâce à deux glissières et de régler la hauteur de la mèche.

Les vues du colporteur

Lors de sa découverte, cette lanterne contenait dix vues (plaques). Toutes les plaques, sauf une, ont un cadre en bois (1cm d'épaisseur), plus ou moins en bon état. Un système par tenon et mortaise permet l'assemblage des baguettes de bois qui forment le cadre. Cet assemblage a souvent été renforcé par des cordelettes. La dimension des plaques varie peu : hauteur avec cadre 8,5 cm à 10 cm, longueur totale de 38 cm.

Le verre des vues est d'une épaisseur de 2 mm. Il est coupé net au diamant. Il est assez homogène avec parfois quelques bulles d'air. L'épaisseur des cadres est d'environ 7 mm et de 12 mm pour les 3 vues à système. L'état des peintures est variable selon les plaques. On note quelques décollements sur des aplats de rouge. Les autres couleurs ont eu une meilleure tenue au temps. Une des vues n'est malheureusement plus identifiable, car la peinture a presque complètement disparu, quelques traces permettent toutefois d'affirmer qu'il s'agissait d'une vue très raffinée (voir p.96).



Propositions sur le fonctionnement de cette lanterne et de sa caisse de transport.

Le compartiment de rangement des plaques est double, afin de disposer les plaques à plat avant et pendant le spectacle.

Dans le premier compartiment sont empilées les plaques qui vont être projetées et, peut-être dans le second, celles qui viennent d'être montrées, si elles ne sont pas déposées rapidement le temps du spectacle dans le caisson de rangement de l'objectif. Pour le transport, les plaques sont rangées verticalement et calées avec un chiffon, pour mieux résister aux secousses.



Du système de fermeture de la porte du caisson de rangement des plaques, il ne reste qu'une trace sur le portillon et un petit anneau sur la partie fixe. Cet anneau se trouve exactement dans l'axe vertical de la lanterne et donc de l'objectif. Servait-il aussi à positionner l'objectif, si celui-ci comportait un pied permettant de soulager les glissières d'une partie du poids de ce dernier ? Le devant du caisson supérieur comporte un trou à mi-hauteur. Permettait-il de fixer le pied- support et ainsi maintenir l'objectif en place pendant le transport ? On notera que ce caisson a une largeur qui correspond à la hauteur des glissières de fixation de l'objectif sur le corps de la lanterne. Quelques dessins, gravures et textes dépeignent ces montreurs de lanterne magique dans leur pauvre condition. Ils sont souvent accompagnés d'un orgue de Barbarie ou d'une vielle et d'un animal, souvent une marmotte ou un singe.



Comme on peut le voir, cette lanterne est du même type que celle représentée sous le titre « Le joueur d'orgue » par Carle Vernet dans sa série des 100 petits métiers (les cris de Paris), réalisés vers 1815 et d'une autre gravure de Dubois de 1822, dépeignant une séance de projection.

Du passage des sangles de transport, il ne reste que les deux orifices rectangulaires sur la planche arrière. Un crochet a été installé ultérieurement, pour accrocher l'ensemble à un mur. Aucune trace de passage ou d'accroches de sangles n'est visible sur le fond de la caisse. Les deux gravures citées précédemment nous font pourtant imaginer, que les

sangles étaient accrochées à ce fond de caisse. Mais peut-être qu'elles étaient passées autour de la caisse, comme deux ceintures.



Propositions d'identification des plaques

Afin de trouver un sens à ces peintures sur verre, il faut essayer de comprendre comment ces images ont été produites. A la différence de plaques originales, commandées à des artistes par de riches familles, les fabricants de plaques de verre pour colporteur, tout comme ceux d'images populaires, se contentaient de faire reproduire à moindre coût, par leurs artisans les plus doués, les images en vogue et notamment celles dont il existait des gravures. Ces gravures étaient très appréciées en Europe. Certaines sont faites pour être vues avec un instrument optique : la boîte d'optique ou Mondo Nuovo pour les Piémontais

La recherche de modèles qui ont servi à constituer l'iconographie de ces plaques est donc un élément important de cette étude qui reste en devenir.

Comme nous le montre le catalogue du Musée de l'Image de la Ville d'Epinal sur « Les chefs-d'œuvre comme modèles », les images populaires se sont inspirées des estampes ; souvent, les peintres eux-mêmes faisaient représenter leurs peintures en gravure sur cuivre. Ainsi, leurs œuvres étaient connues dans toute l'Europe et souvent au-delà.

A Paris, l'imagerie populaire trouve ses sources chez les éditeurs d'estampes de la rue St-Jacques mais aussi dans la Grande Galerie du Musée Napoléon (Le Louvre).

Dominique Vivant Denon, nommé directeur des musées en novembre 1802, s'applique à faire du



Séance de lanterne magique,
Eau-forte de Vivant Denon
(1747-1825)

Musée Napoléon « le plus beau musée de l'univers ». Il organise les récupérations des œuvres d'art, arrachées aux pays vaincus, il prend aussi en charge la commande d'œuvres aux artistes de son temps. Il envoie des dessinateurs pour accompagner les troupes et cela lui permet de donner aux peintres les renseignements dont ils ont besoin, pour rendre compte des batailles et de la Grande Armée.

C'est avec l'expédition d'Egypte, que Dominique Vivant Denon, alors âgé de cinquante ans, avait commencé à faire briller l'étoile de Napoléon. Une fois de retour à Paris, qu'il a regagné en compagnie de Bonaparte, Denon va s'employer à faire graver les quelque trois cents dessins exécutés sur place, et à mettre en forme le récit de son voyage, qu'il publie à l'automne 1802, non sans l'avoir dédié au Premier Consul.

Après restauration par la Cinémathèque française, les vues sont montrées ici telles qu'elles étaient projetées, de manière à voir la peinture par transparence. On évitait de mettre le côté peint directement en contact avec la source lumineuse, qui dégageait beaucoup de chaleur.

Les villes d'Augsbourg et de Nuremberg en Allemagne ainsi que Leyde en Hollande et Bassano Veneto en Italie étaient, comme Paris ou Londres des lieux d'approvisionnements en vues et en lanternes.

La campagne d'Égypte de 1798

Celle qui semble la plus simple à déchiffrer est une vue à système qui permet de faire bouger quelques personnages et une « victoire ailée », dont le dessin est malheureusement assez effacé, de plus cette partie est cassée, il ne reste de visible que le bras.

A l'extrémité droite de la vue, un personnage prend la pause, dans la main droite une épée, dans celle de gauche son chapeau. On aperçoit à l'arrière plan, les pyramides. Un ange (une Victoire ailée), posé sur un nuage, tient à bout de bras une couronne de lauriers. Cet ange est peint sur le verre mobile et peut ainsi venir couronner Bonaparte du symbole de la victoire. Puis, en allant vers la gauche, le symbole de « La République » trône sous un palmier, permettant de comprendre que les principes républicains ont ainsi été apportés au peuple d'Égypte, qui jusque-là, était sous le joug de la domination ottomane.

Cette scène a été peinte sur verre, d'après l'estampe de Paul-André Basset, « Buonaparte couronné en Égypte par la Victoire ».

L'estampe de la remise de l'écharpe tricolore par Bonaparte au bey d'Égypte de François Bonneville (p.44) est reprise et « animée » par la plaque à système, qui permet de donner un léger mouvement à cette cérémonie.

Les autres personnages en rouge représentent, à mon sens, quatre des généraux de l'expédition. Le coffre rempli d'or permet de penser que cette campagne d'Égypte pouvait renflouer les caisses de l'État.

A l'extrémité gauche de la plaque, on retrouve Bonaparte en discussion avec un personnage habillé de noir, qui pourrait représenter le ministre des Relations Extérieures M. de Talleyrand.

Sens de lecture de la plaque

De toute évidence, la vue doit être montrée de la gauche vers la droite. On assiste avec Talleyrand, Bonaparte et des généraux aux préparatifs de l'expédition, puis on passe directement à la remise de l'écharpe tricolore et aux symboles de la République, pour finir sur un Bonaparte, auréolé de la victoire, aux pieds des pyramides.



Discours du colporteur

Bonaparte, en accord avec les membres du Directoire, part pour l'Égypte pour couper aux Anglais la route des Indes et son commerce très lucratif. Il libère le peuple égyptien de la domination ottomane. Il apporte les valeurs de la République. La France retrouve sa grandeur.

Lamartine raconte, dans ses Mémoires, le succès rencontré par les images des colporteurs : « Voilà, disaient ces derniers, la bataille des Pyramides, en Egypte, gagnée par le général Bonaparte ! C'est ce petit homme maigre et noir, que vous voyez là, monté sur ce grand cheval jaune comme l'or, qui caracole, avec son long sabre à la main, devant ces tas de pierres taillées qu'on appelle des pyramides et qui dit à ses soldats : « De là-haut, quarante siècles vous contemplent ! ».

Contexte

C'est le Directoire qui décide de l'expédition d'Égypte. Les directeurs, qui assument le pouvoir exécutif en France, ont recours à l'armée pour maintenir l'ordre face aux menaces jacobines et royalistes. Ils font appel au général Bonaparte, déjà auréolé de succès, notamment grâce à la campagne d'Italie.

Le but de l'expédition est longtemps resté secret : certains pensent qu'il faut éloigner un Bonaparte trop encombrant et trop ambitieux ; mais il s'agit surtout de gêner la puissance commerciale britan-



nique, pour laquelle l'Égypte est une pièce importante sur la route des Indes orientales. Comme la France n'est pas prête à attaquer la Grande-Bretagne de front, le Directoire décide l'intervention indirecte afin de créer un « double port » (préfiguration du canal de Suez).

L'Égypte est alors une province de l'empire ottoman, repliée sur elle-même et soumise aux dissensions des mamelouks. Elle échappe au contrôle étroit du sultan.

En France, la mode égyptienne bat son plein : Bonaparte rêve de marcher sur les traces d'Alexandre le Grand. Les

intellectuels pensent que l'Égypte est le berceau de la civilisation occidentale et que la France se devait d'apporter les Lumières au peuple égyptien. Enfin, les négociants français installés sur le Nil se plaignent des tracasseries causées par les mamelouks.



▲ Au centre :

Bonaparte couronné en Egypte par la Victoire,

Chez Basset (Paul-André), 1799

◀ Ci-contre :

L'écharpe tricolore, remise par Bonaparte à un bey d'Égypte,

François Bonneville, c. 1799



Caricatures et Grotques

Comme toute caricature, elle atteint son but si quelques traits rendent reconnaissables les personnages que l'on veut livrer à la risée du peuple. Loin de son contexte historique, il est difficile d'identifier les personnages qui y sont pris à partie.

Ici nous avons six personnages : trois en buste, et trois autres vus en pied. Le premier personnage à droite semble représenter un moine avec des cannes (voir les plaisanteries sur l'abbé Quille et le père Ocquet), il tend son verre.

Le personnage féminin, par sa coiffure faite de rubans et peut-être de plumes d'autruche (voir l'image pamphlétaire « La poule d'autruche ») peut faire penser à Marie-Antoinette.

Cet homme qui lui sert à boire n'est-il pas Louis XVI que l'on aimait plaisanter pour son goût du bon vin ?



On retrouve cette caractéristique dans une des nombreuses images satiriques françaises mais aussi de l'Anglais James Gillray.

Puis on est en présence peut-être d'un rabbin.

Une femme à l'éventail et au « sparadrap » sur le nez. Et enfin un personnage (un comédien ?) avec une fraise ou une collerette, mode qui avait disparu en France sous Louis XIII.

On retrouve dans l'estampe sur Mirabeau et Mme de Villeroy le même type de caricature que les personnages en buste.

La Révolution française provoqua un flot d'estampes pro ou contre révolutionnaires. Les colporteurs diffusaient ces images sur l'ensemble de l'Europe et de nombreux imprimeurs essayaient de profiter de ce marché en pleine expansion. La lanterne magique ne devait pas être en reste dans la satire et le développement de la caricature politique.



Dans le cas de cette plaque, même si l'on a perdu pas mal de références de ces irrévérrences, il s'agit là de moquer une certaine aristocratie qui, par la mode vestimentaire qu'elle avait adoptée, ne semblait pas craindre le ridicule.

Sur la vue ci-dessus de la Cinémathèque française,

on retrouve les deux premiers personnages (en commençant par la droite). Il y a aussi des musiciens, personnages très souvent repris sur les vues de lanterne magique ainsi que d'autres personnages de foire ou de la comedia dell'arte des gravures (ci-dessous) du lorrain Jacques Callot (1592-1635).



La Chasse Royale

Plaque dont un quart de la vue est manquante.

Dans la première partie, on assiste à une chasse au lièvre. C'est comme un instantané, on voit l'impact de la balle sur le lièvre, alors que celui-ci est toujours en train de courir, le gentilhomme a le doigt sur la gâchette du mousquet, le coup vient de partir, la fumée est encore visible. Un valet, un verre à la main, semble attendre la fin de l'action pour désaltérer son maître. On peut remarquer qu'il a la même livrée que le « coureur » sur la plaque du Carrosse, qui se précipite à l'entrée du palais.

Puis on se trouve en présence d'une chasse à courre : des cavaliers, une femme assise en amazone et une meute de chiens poursuivent un cerf aux abois.

Le projectionniste-bonimenteur, pour conquérir son auditoire, peut certainement ironiser sur le plaisir auquel se sont adonnés de tout temps les rois et les princes pour assouvir leur besoin de puissance, de prédateurs.



La partie manquante de la vue donnait peut-être la clef d'une signification plus précise.





L'Arche de Noé

Cette vue est composée d'une seule séquence, c'est un plan séquence.

C'est une très belle plaque à système, le mouvement en est très subtil, puisqu'il s'agit de faire mouvoir des oiseaux et quelques pupilles dans les yeux de certains animaux. Les animaux, en couple sauf pour la licorne, avancent vers l'arche, une servante les guide en se retournant vers ses maîtres qui semblent être en grande discussion à la fin de ce long défilé.

Les plaques (ci-contre) des cinémathèques de Paris et Turin semblent respecter le même protocole dans l'ordre du défilé des animaux : les autruches, la licorne, les cerfs, les éléphants, les dromadaires.

Sur une troisième plaque qui reprend le même dispositif, avec cette fois beaucoup moins de couples d'animaux, on a toujours les autruches en premier et l'on finit aussi par les dromadaires.



Je n'ai malheureusement pas trouvé à ce jour de peintures ou gravures qui auraient servi de modèle aux divers peintres de ces vues.

Dans un monde profondément rural, l'arche de Noé est une image forte : symbole de protection contre les déluges et autres calamités.

Le colporteur établit le parallèle entre l'image patriarcale de Noé, rassembleur, sauveur et celle d'un chef d'État comme Napoléon Bonaparte : « Ma politique est de gouverner les hommes comme le grand nombre veut l'être. C'est là, je crois, la manière de reconnaître la souveraineté populaire ».

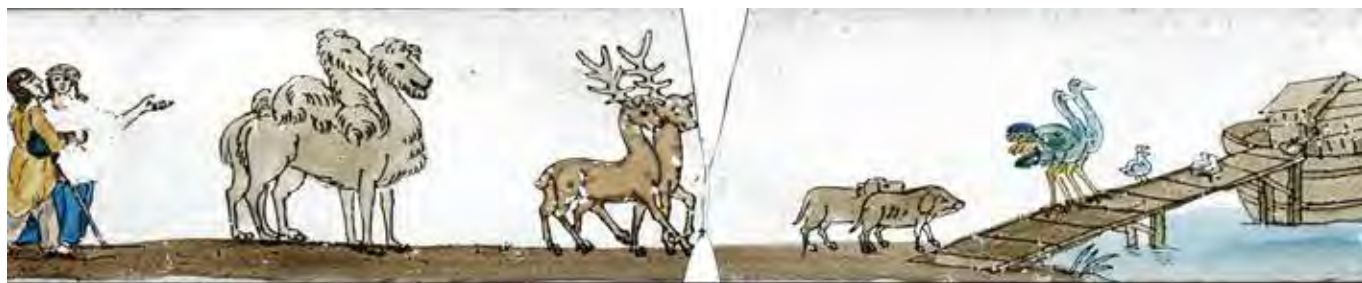
Tout en combattant implacablement les minorités d'opposition active, il surmonte l'indifférence ou l'attentisme de la majorité des Français et, qu'il s'agisse de hiérarchies sociales ou de système administratif, impose à des citoyens bientôt redevenus sujets d'entrer dans une

construction cohérente, qu'il veut définitive, et où se reconnaît son goût de l'uniformité, de la symétrie, de l'efficacité, signes d'une organisation rationnelle au sein de laquelle une tête unique transmet l'impulsion jusqu'aux plus éloignés des membres. « Ce

que nous apercevons de rigide, voire d'oppressif dans les survivances du système napoléonien, fit sa force à l'origine, lui conféra sa valeur de modèle envié, sa modernité sans égale. » (Louis Bergeron - L'épisode napoléonien, aspects intérieurs).



Cinémathèque française



Coll. R.G.



Museo Nazionale del Cinema, Turin

La Bataille

C'est une plaque de verre simple. Lors de la découverte de la caisse, c'était la seule plaque sans cadre en bois, et curieusement, c'est la vue la plus intacte. Ce qui frappe d'emblée c'est la finesse de la représentation, d'une extrême densité de détails dans les actions représentées.

Bien qu'apparemment d'une parfaite unicité, il me semble qu'il faille distinguer trois parties : le siège d'une ville et à l'autre bout, une charge de hussards qui en finit avec le système classique et ordonné de bataille frontale, tel qu'il est représenté en son centre.

À gauche nous assistons à un siège d'une ville fortifiée. On remarquera que les techniques d'attaque sont assez bien décrites : canon, batterie à bombes ou mortier, gabions (grands paniers cylindriques en osier, remplis au fur et à mesure par la terre d'excavation puis renforcés par des fascines et des sacs de terre) que les sapeurs utilisent pour protéger

les lignes régulières de tranchées. Sur le mortier on remarque l'écusson du Royaume de France avec ses trois fleurs de lys surmontées d'une couronne.

Les drapeaux, qui de nos jours sont les éléments connus de tous pour déterminer les identités des belligérants, n'ont pas cette valeur de repères populaires à la fin du XVIII^e siècle. Seule, une certaine aristocratie pouvait en décoder les emblèmes héraldiques. Les troupes, constituées de mercenaires de diverses origines se ralliaient derrière le panache de leur commandement. Si le drapeau tricolore rouge-blanc-bleu semble indiquer la Hollande, les autres étendards nous plongent dans la plus grande confusion. Sur une plaque très semblable de la collection Ganz, vendue chez Christie's en 2007 on peut voir que les drapeaux sont tous de couleur jaune !

S'agit-il d'un épisode de la guerre de Hollande (1672-1679) ? Cette place fortifiée pourrait alors être la ville de Maastricht, qui fut assiégée de nombreuses fois et prise en 1673, par Vauban, puis, plus tard,





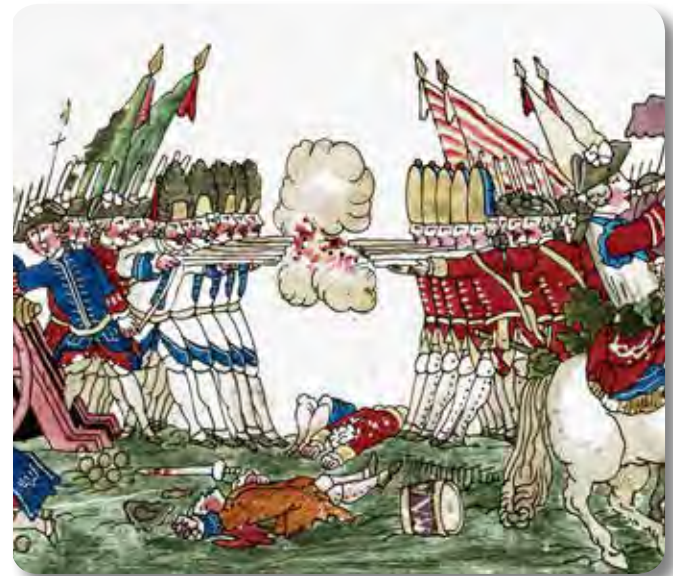
fortifiée par ce dernier. D'Artagnan fut tué pendant l'assaut. A noter que de 1795 à 1814, Maastricht fut le chef-lieu de l'éphémère département français de la Meuse-Inférieure. Ceci peut faire sens, si l'on se trouve en présence d'un ensemble de plaques assurant la propagande de Bonaparte.

Le centre de la plaque nous dépeint l'affrontement classique et frontal des fantassins. Ce type d'affrontement bien réglé avait cours dans les guerres du XVII^e et XVIII^e siècles. Une séquence du film de Stanley Kubrick « Barry Lyndon » qui se déroule lors de la guerre de 7 ans, nous en donne un parfait exemple.

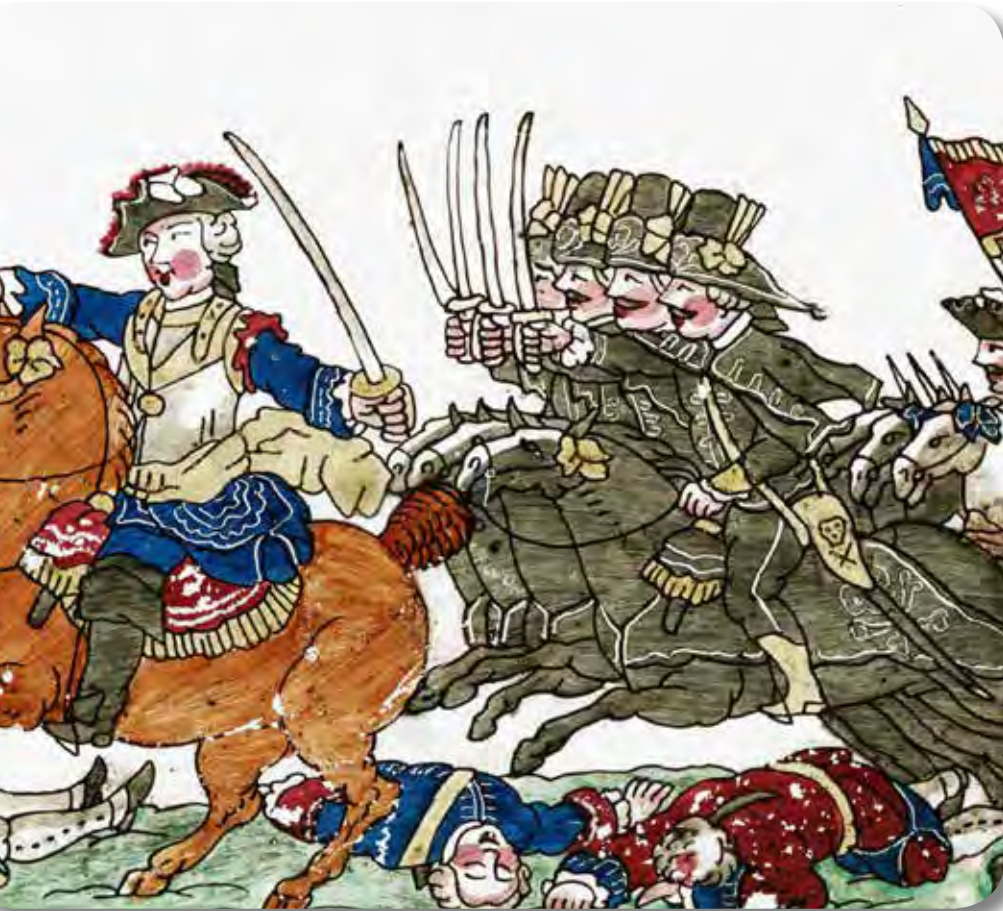
Dans la troisième partie, on est en présence d'une charge de cavalerie. A droite, ce sont des hussards avec des habits sombres, d'une couleur vert foncé qu'il faut

interpréter comme noire (le noir étant utilisé pour dessiner les contours, cette couleur vert foncé, mais transparente, sert donc à représenter la couleur noire pour les moustaches, les bottes, les chapeaux...). Sur le parement des chevaux, la sacoche et le chapeau de ces hussards, on peut distinguer des têtes de morts. On est donc en présence des « hussards de la mort », les « Totenkopf », la cavalerie prussienne du roi Frédéric II de Prusse (1712-1786) qui, la première, arbora une tête de mort sur ses uniformes noirs, symbole d'un engagement total.

A leur tête, sabre dans la main gauche et pistolet dans la droite, il faut donc voir Frédéric II de Prusse



dit Frédéric le Grand, face à la coalition Franco-Autrichienne menée par le général français, Charles de Rohan, prince de Soubise et Joseph Frederick William, Duc de Saxe-Hildburghausen, lors de



la bataille de Rossbach (5 novembre 1757). Cette lourde défaite française, dès le début de la Guerre de Sept Ans, sera vécue en France comme un véritable traumatisme (voir chanson attribuée à Voltaire).

Rappel historique :

La guerre de Sept ans (1756-1763) fut un conflit majeur du XVIII^e siècle, souvent comparé à la Première Guerre mondiale, par le fait qu'il s'est déroulé sur de nombreux théâtres d'opérations (Europe, Amérique du Nord, Inde) et s'est traduit

par un rééquilibrage important des puissances européennes. De là est né l'Empire britannique, espace dominateur mondial tout au long du XIX^e siècle. Le Premier espace colonial français, espace dominateur mondial tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles disparaîtra presque entièrement à l'issue de cette guerre.

Sens de lecture de la plaque

- *Première possibilité* : commençons par le siège de Maastricht sous le règne de Louis XIV, qui impose son pouvoir à toute l'Europe et au-delà. Puis, l'on fait glisser la plaque vers son centre, avec de part et d'autre, deux rangées de fantassins s'affrontant à bout portant. Ces batailles sont dévoreuses d'hommes, les corps jonchent le sol. Les guerres incessantes de l'ancien régime, engendrées par les diverses successions, changements de pouvoir, rivalités d'une Europe divisée en une multitude de royaumes et principautés, ont nécessité toujours plus de prélèvements sur les peuples en termes financiers et en vies humaines. Tout ceci pour aboutir, sous Louis XV, à la guerre de sept ans, où le prince de Soubise (nommé par la maîtresse du roi, Mme de Pompadour) avait conduit l'armée française à cette immense défaite, et par voie de conséquence, au déclin de la France au profit de la Prusse, et surtout de l'Angleterre.

Le discours du colporteur peut donc se résumer ainsi : grandeur et décadence de la France sous l'Ancien Régime, la France a été humiliée avec la bataille de Rossbach, elle a perdu sa grandeur.

- *Deuxième possibilité* du sens de lecture, ce qui marquerait soit dit en passant, un des tout premiers flashback du récit pré-cinématographique, en remontant le cours de l'Histoire :

On démarre avec la charge des Hussards (c'est la dynamique de la vue), et la défaite de Rossbach. On se souvient aussi de cette armée prussienne, commandée par le duc de Brunswick qui a menacé Paris, mais en fût chassée en septembre 1792, par la victoire décisive de Valmy. On reste toutefois assez admiratif de Frédéric II de Prusse, (Napoléon ira se recueillir sur sa tombe).

C'est l'amère défaite de Soubise et de la royauté française, avec son archaïque façon de faire la guerre. Pour finir par le siège et la conquête de Maastricht au temps de Louis XIV et du rayonnement de la France. Avec en discours implicite, le statut de Maastricht comme chef-lieu d'un département français et de l'alliance avec la République Batave.

Après Iéna, Napoléon fit détruire à Rossbach (au sud de Leipzig) le monument commémoratif qui avait été élevé par les Prussiens pour célébrer leur victoire. Un tableau de Pierre-Auguste Vafflard, représentant la mise à bas de la colonne, fut exposé au salon de 1806, Desfontaines-Lavallée, composa une pièce sur ce thème.



Le Duel

La peinture de cette plaque a beaucoup souffert, mais on peut remarquer que le trait est de bonne facture. Elle comporte deux scènes composées chacune de deux séquences.

Première scène, première séquence : en commençant par la droite, deux gentilshommes se battent en duel, ils ont déposé leur manteau à même le sol pour pouvoir se battre en chemise.

La seconde séquence permet de comprendre l'enjeu du duel : conquérir les faveurs de la belle dame. Dans sa belle robe, elle simule la douleur tragique en levant les bras au ciel à la vue des conséquences du duel : un des gentilshommes gît inerte au sol. Son visage souriant révèle qu'elle n'est pas vraiment affectée par l'incident. Un vieux grigou fortuné, la langue pendante, saura vite la consoler.

Dans la première séquence de la seconde scène, on voit un diable hilare, avec un sac d'argent en main et dans sa hotte un enfant, (peut-être une jeune

femme) qui semble crier au secours. Un homme de simple condition essaie de le retenir au sol en le tirant par la queue.

La seconde séquence, tel un gag burlesque, nous montre le résultat de l'action de cet infortuné à vouloir récupérer son bien et sa femme ou sa fille. Tel un lézard, la queue du diable casse et le malheureux est, en plus, gratifié d'un jet d'excréments.

On retrouve cette même vue (page de droite) dans les collections de la Cinémathèque française. La peinture est moins endommagée, mais d'une facture plus grossière.

Cette satire sociale souligne le plaisir des riches, débarrassés de tout scrupule moral aux dépens des pauvres qui « tirent le Diable par la queue ». Le sens de lecture de la plaque est sans équivoque, de droite à gauche, tel que nous l'avons décrit précédemment.



Si l'on superpose la vue du colporteur et celle de la Cinémathèque française (ci-dessous), on s'aperçoit qu'elles sont identiques dans leur sujet et l'emplacement des personnages. Il semble que ces deux vues aient été peintes d'après un même modèle. Par contre les peintres sont différents et n'ont apparemment pas du tout la même virtuosité. La Cinémathèque française possède de nombreux modèles imprimés de plaques pour lanterne datant du dernier quart du XIX^e siècle. Ces modèles sont en fait des épreuves sur papier de vues fabriquées en série.

Il est bien évident qu'avant la technique d'impression directe sur plaque de verre des contours de l'image, le peintre en miniature recopiait sur la plaque de verre un ou des dessins que ce soit pour une vue originale ou une petite série. Est-ce que ces modèles ont été exécutés par les mêmes dessinateurs que ceux



Seuls le peintre et le poète tirent le Diable Argent par la queue

qui réalisaient des vues d'optique ou des estampes de l'imagerie populaire ? Cela semble fort probable lorsque l'on constate la parfaite homothétie des personnages entre l'estampe de « La Quadruple Alliance » et la vue ici dénommée « La liberté des Mers » ou des scènes de la vue concernant « La Campagne d'Egypte ».



Vue Cinémathèque française

Le Carrosse

Cette plaque nous parvient cassée, mais la lecture n'est pas trop perturbée par l'élément manquant.

La plaque dépeint une seule scène, celle d'un carrosse tiré par huit chevaux identiques, de robe grise pommelée (l'attelage à 4 était traditionnellement réservé aux ducs, celui à 6 aux princes, celui à 8 au roi). L'attelage s'apprête à franchir l'entrée d'un palais. Le carrosse est précédé par un coureur, dont la fonction était d'écarter les passants parfois même rudement à l'aide de sa longue canne. L'équipage est composé d'au moins cinq personnes.

C'est un carrosse d'apparat, pompeusement décoré, assez lourd, nous ne sommes pas en présence d'une voiture légère et bien suspendue comme la berline de cérémonie du 2 avril 1810, pour le mariage de Napoléon et de Marie-Louise d'Autriche.

A l'intérieur du carrosse, une femme de face, un index levé au ciel et un homme de profil portant l'insigne de la Toison d'or.

L'emblème sur la porte est un aigle à deux têtes. Cet emblème est celui du Saint Empire Germanique, mais aussi de la Russie Impériale. Les toques en

fourrure, portées par l'équipage pourraient nous indiquer qu'il s'agit de la Russie. Le palais ressemble au Palais d'hiver (devenu le musée de l'Ermitage) de la Grande Catherine II de Russie. Le carrosse ressemble à un carrosse de Catherine II, visible au musée de l'Ermitage. Faut-il voir à ses côtés le prince Charles-Joseph de Ligne, homme de lettres qui fréquenta Voltaire, Rousseau ? Le prince de Ligne, nommé chambellan par François 1^{er} et Marie-Thérèse d'Autriche, participa à de nombreuses batailles de la guerre de Sept ans, devint chevalier de la Toison d'Or en 1772 et accompagna en 1787 Catherine II et sa cour en Crimée où l'impératrice lui donna une terre...

Ou bien s'agit-il du Duc de Choiseul ?

De 1745 à 1748, il est aux Pays-Bas pendant les sièges de Mons, Charleroi et Maastricht. Nommé à Vienne par Madame de Pompadour, il développe la nouvelle alliance entre la France et l'Autriche. Suite aux défaites de Rossbach et de Crefeld, il cherche à arrêter rapidement le conflit, signant le traité de Paris de 1763.



Sens de lecture

Si les deux sens sont possibles, celui de droite à gauche semble le plus pertinent. La scène s'ouvre sur l'arrivée au palais du coureur, qui, comme il se doit, précède le carrosse pour lui ouvrir la route. Lentement, la plaque nous fait découvrir le fastueux attelage. Les chevaux avancent solennellement d'un pas cadencé. On découvre le carrosse et son équipage, puis le mouvement de l'image se stabilise dans l'observation du carrosse et de ses occupants.

Dans l'attente de découvrir des éléments permettant d'identifier avec assurance les personnages de ce carrosse, il est difficile de donner un discours précis accompagnant la plaque. On peut toutefois avancer, sans trop de risque d'erreur, que le discours porte sur le pouvoir absolu des monarques en Europe : tels François 1er, Empereur d'Autriche, ou l'Impératrice Catherine II de Russie.





La Liberté des Mers

La découverte de l'estampe de F. Bonneville (p. 60), intitulée « La Quadruple Alliance », nous livre la signification de la plaque. On s'aperçoit que malgré les formats différents de l'estampe et de la plaque, les personnages sont dessinés à l'identique. En agrandissant les personnages de la plaque ils se superposent presque parfaitement avec ceux de l'estampe. Il est fort probable que ces deux versions proviennent du même atelier.

Le sens de l'estampe nous est donné par le titre, le cartouche et les phylactères.

Les pays dit « neutres » viennent de faire plier le roi d'Angleterre et son ministre William Pitt, afin qu'ils relâchent l'emprise absolue de leur politique sur le commerce maritime.

Cette vue sur « La Liberté des Mers » est déterminante pour le sens de l'ensemble des vues. Elle pointe le problème majeur qu'a la France face à l'Angleterre, qui depuis la guerre de Sept ans, est devenue la puissance dominante. La suprématie du royaume de France, qu'avait conquise Louis XIV

a été progressivement affaiblie sous le règne désastreux de Louis XV. La guerre de Sept ans fait disparaître le premier espace colonial français au profit de l'empire britannique. La Grande-Bretagne entend faire respecter son pouvoir hégémonique, notamment sur le commerce maritime, en entravant la circulation des bateaux des autres puissances européennes. Malgré les efforts de Louis XVI pour reconstruire une flotte puissante, une grande partie de son commandement va fuir à l'étranger lors de la Révolution. Dans ces circonstances, l'invasion de la Grande-Bretagne n'est guère possible par la France sous le Directoire et même plus tard.

En soutenant la ligue des puissances du Nord à retrouver leur indépendance maritime, Bonaparte affirme des principes politiques contre un pouvoir anglais favorisant son seul commerce. Une importante quantité d'estampes mettent en avant ces principes de Liberté des Mers. En cédant à la ligue des puissances du Nord, l'Angleterre se voit obligée de mettre fin (momentanément) à son

embargo et à sa coalition contre la France et signe la Paix d'Amiens. Bonaparte est alors acclamé comme le « Pacificateur de l'Europe ».

Le pouvoir anglais refusera toujours toute possibilité de dialogue avec Bonaparte, puis Napoléon. La guerre entre ces deux puissances ne sera frontale qu'en mer avec de lourdes défaites pour la flotte française. Sur le continent, la lutte sera indirecte : l'Angleterre financera les coalitions, les insurrections vendéennes, espagnoles et divers attentats. Elle méritera bien son nom de perfide Albion. Aussi, la propagande fera rage des deux côtés de la Manche. Mais là aussi, l'illustration anglaise sera la plus percutante.

Le sens de lecture est indiscutablement de gauche à droite. L'action est lente et permet de dévoiler l'identité et le discours des protagonistes. Puis, on suit la corde des pieds de George III à une ancre marine. Au-dessus de l'ancre commence à apparaître l'ange libérateur. Il est peint sur un verre mobile placé en butée contre la partie droite du cadre. Au moment où l'ange est au centre de l'image, afin de donner l'impression du vol de l'ange au-dessus des mers, l'opérateur doit maintenir l'ange immobile et continue à faire déplacer le cadre et donc l'arrière-plan maritime avec ses bateaux. Puis, le verre mobile arrivant en butée, l'ange disparaît progressivement de l'image projetée pour faire place à quatre personnages, les bras ouverts, recevant avec bonheur la nouvelle.

En changeant sa politique maritime avec les pays neutres et les États-Unis, le Premier Consul fait indirectement céder l'Angleterre. Bonaparte peut

alors s'enorgueillir de libérer le monde de la tyrannie commerciale anglaise.

En s'opposant à un gouvernement de marchands anglais, il proclame les principes issus des Lumières, ceux de la liberté des peuples. Puis, par le traité d'Amiens, il apporte la paix dans le Monde (voir l'estampe ci-dessous).





La Quadruple

Alliance.

N° 1. L'Empereur de toutes les Russies
N° 2. Le Roi de Danemarck
N° 3. Le Roi de Prusse
N° 4. Le Roi de Suède

N° 5. Le Roi d'Angleterre
N° 6. Pitt, Chancelier de l'Echiquier
N° 7. Les quatre parties du monde applaudissant

chez Bonnaireville Rue de Valenciennes N° 298

Editeur de la Bibliothèque des Arts et Métiers

LA QUADRUPLE ALLIANCE

1. L'Empereur de toutes les Russies

A qui conque visitera mes vaisseaux
je déclare la guerre sur le champ

2. Le Roi du Danemark

On respectera Enfin la neutralité
L'union augmente mes forces

3. Le Roi de Suède

Les embouchures de l'Elbe de Lens et du Weser
te seront fermé.
Ah! Ah! tu ne t'en moqueras plus.

4. Le Roi de Prusse

Lève l'embargo sinon il t'en coûtera l'électorat d'Hanovre.

5. Le Roi d'Angleterre

Ah Pit dans quel embargo m'as tu mis...
Et s'il faut rendre Malte...

6. Pitt, Chancelier de l'Echiquier

Mea culpa ! jour de Noël 10.6 la livre de pain

7. Les quatre parties du monde applaudissant l'ange : Code Maritime

C'est ainsi que nous enchaînons
le Tiran dévastateur des mers

Sur le ballot : bénéfice des fouilles et visites maritimes

Sur le parchemin : embargo sur tous les bâtiments
et navires Russe, Danois, Suédois, ce 14 J. 1800. George III



- ▲ On peut constater la parfaite homothétie des personnages entre l'estampe de « La Quadruple Alliance » et la vue ici dénommée « La liberté des Mers »

Livret de propagande pour Bonaparte ▶
de l'éditeur François Bonneville
à l'origine de l'estampe p. 60
et de bien d'autres à la gloire de Bonaparte.



Au dessus de l'ancre commence à apparaître l'ange libérateur. Il est peint sur un verre mobile placé en butée contre la partie droite du cadre. Au moment où l'ange est au centre de l'image, afin de donner l'impression du vol de l'ange au dessus des mers, l'opérateur doit maintenir l'ange immobile et continue à faire déplacer le cadre et donc l'arrière plan maritime avec ses bateaux. Puis, le verre mobile arrivant en butée, l'ange disparaît progressivement de l'image projetée pour faire place à quatre personnages, les bras ouverts, recevant avec bonheur la nouvelle.





Le libertin ou la parabole de l'enfant prodigue

Cette plaque a malheureusement perdu, en partie, ses couleurs et quelques parties sont effacées. Son style très XVIII^e s. fait penser à Fragonard et ses sujets libertins. En fait, cette plaque nous raconte la parabole de l'enfant prodigue. L'histoire est ici racontée en cinq scènes. La première commence par la droite, avec le départ du fils cadet sur son cheval disant au revoir à ses parents. A la scène suivante, nous retrouvons le jeune homme ripaillant en compagnie de deux femmes aux seins nus, la table est bien garnie, et sous celle-ci, des bouteilles de vin sont maintenues au frais. Une des femmes semble détrousser le jeune homme pendant qu'il succombe aux charmes de la seconde. Dans la troisième scène, il est chassé à coup de balai et part en chemise, laissant son pantalon dans les mains d'une des filles de joie. La quatrième scène, il garde un troupeau assis sous un arbre et, les mains jointes, semble implorer le ciel. La scène finale est la représentation classique du retour de l'enfant prodigue : à genoux, celui-ci implore le pardon de son père qui, heureux de revoir

son fils en vie, demande à ce que l'on tue le veau gras pour fêter l'événement.

Cette parabole est l'une des plus célèbres.

Dans un contexte religieux, le père représente Dieu qui accueille avec joie toute personne repentante, le fils prodigue est la "brebis égarée". Ainsi est valorisée l'idée de pardon. Dans le contexte politique de l'époque, il semble probable que le père représente Bonaparte qui octroie l'amnistie aux nobles émigrés, chouans et au clergé dissident.

Bonaparte veut être, et il est, le réconciliateur. Il ne veut pas savoir ce que les citoyens ont fait hier ; il leur dit : « Voulez-vous être de bons Français avec moi, aujourd'hui, demain ? Et s'ils me répondent "Oui", je leur montre le chemin de l'honneur »

A noter : en 1807, le Bureau de la Statistique du Ministère de l'Intérieur sollicite tous les préfets pour une enquête sur les patois, dans la foulée d'une première enquête officielle sur les limites de la langue française (1806). Le Ministre demandait en même temps une traduction littérale en langue populaire de la parabole de l'Enfant Prodigue. (se rapporter au

livre de René Merle : Visions de « l'idiome natal » à travers l'enquête impériale sur les patois (1807-1812).

Le sens de lecture de cette plaque décrivant la parabole de l'enfant prodigue est nécessairement de gauche à droite. Cette scène biblique est ici transposée à l'époque de l'Ancien Régime. La scène de débauche fait références aux scènes de libertinage des tableaux de Fragonard ou Boucher. Le colporteur, tel un curé en chaire, après avoir stigmatisé les errances et débauches d'une certaine aristocratie peut alors appeler à la clémence et aux valeurs du pardon afin d'établir une société apaisée. La paix civile : réconciliation religieuse et retour des émigrés. Si la politique est affaire de symboles permettant à un pouvoir de se faire reconnaître, la politique menée en matière sociale l'est sans doute plus encore, car la symbolique est précisément un instrument de cohésion. Le Consulat et l'Empire ont promu un système de signes et d'emblèmes pour donner cette assise symbolique, d'une part au régime voué à clore la Révolution, d'autre part à la politique de recomposition sociale destinée à répondre aux vœux d'une partie des tenants de la Révolution. (cf. Portée de la politique symbolique à l'égard des armées napoléoniennes (1800-1830) par Natalie Petiteau).



L'Enfant prodigue chassé par les Courtisanes



Divertissement populaire ou instrument de propagande ?

À n'en pas douter, ces plaques sont des vues de propagande pour Bonaparte au moment de la paix d'Amiens. Il est représenté comme celui qui apporte la paix à l'extérieur des frontières (Liberté des Mers) et la paix intérieure, en mettant fin à la Révolution et en amnistiant les émigrés nobles et le clergé réfractaire via le concordat. C'est un rassembleur, qui a su tirer profit des Lumières et de la période révolutionnaire pour bâtir un nouvel ordre social, loin des inégalités, des égoïsmes et dépravations de l'Ancien Régime.

Ces plaques d'une facture très raffinée devaient être très chères et certainement inabornables pour un



simple colporteur, à moins qu'elles ne lui fussent pratiquement données pour qu'il fasse la propagande de Bonaparte. Si le ministre de l'intérieur, secondé par celui de la police, relié par les préfets surveillant de très près les colporteurs et les imprimés et livres qu'ils transportaient, on peut se demander s'il ne leur était pas venu à l'idée de profiter de ces mêmes réseaux de colportage pour diffuser leur propre message.

Comme nous allons le voir (p. 71), une grande majorité de ces montreurs de lanterne magique avaient pour origine les hautes vallées de la Tinée et de l'Ubaye. Quelle pouvait être leur motivation de faire la propagande pour Bonaparte ? Surtout pour ceux provenant du très récent département français des Alpes Maritimes (1792). Une contestation du nouveau pouvoir en place se faisait sentir. Les « Barbets » menaçaient l'ordre républicain. Quels sentiments ces ex-Sardes pouvaient-ils avoir pour le nouveau pouvoir qui se mettait en place, avec le Consulat et à sa tête Bonaparte, dont le premier fait d'armes fut la reprise de Toulon aux Anglais ? Ce qui n'est pas sans rappeler la chute de Toulon de 1707 et les États de Savoie amputés de la vallée de Barcelonnette en 1713. Il faut noter aussi que les rapports des habitants de la Haute Tinée avec Barcelonnette étaient restés, (même après la cession de la vallée de Barcelonnette), bien plus importants que ceux qu'ils pouvaient entretenir avec Nice, du fait du manque de route, dû aux difficultés géographiques. Cette hypothèse de vues de propagande données aux montreurs de lanternes magiques de l'ex-Comté de Nice peut se justifier.



De plus, le discours sur ces vues devait certainement être adapté aux attentes des divers publics. On remarque aussi que les vues de « la Bataille » et de « la Liberté des Mers » sont les vues les plus intactes, certainement celles qui ont été les moins utilisées. Le concept même de ces deux vues est bien trop alambiqué pour être pleinement intelligible auprès

des populations les plus modestes. A cette époque, Bonaparte se plaindra auprès des artistes qui, pour le célébrer, faisaient appel à des sujets mythologiques et difficilement compréhensibles. L'imagerie française est encore très rigide et académique, loin de la très populaire imagerie anglaise dans son style, son humour et son immédiate réception.



Plaque du XVIII^e siècle, Coll. Cinémathèque française

Un aristocrate à la lanterne !

Voici l'exemple du contenu d'un spectacle donné par un aristocrate en 1779 :

« Avis au public, le Sr. Saint Paul, qui a fait l'acquisition de la superbe lanterne magique de feu M. le Marquis de Ligniville, célèbre connaisseur et illustre amateur des beaux arts, fait voir au naturel, par le moyen de cette lanterne, les portraits des plus fameux peintres, sculpteurs, musiciens, poètes et orateurs, tant anciens que modernes ; ceux du Grand Duc de Toscane, de la grande duchesse, des dames et des seigneurs de la cour, avec leurs équipages de gala ; des parties de chasse , des marches militaires, des duels, des grotesques de Calot, des farceurs italiens, sauteurs et danseurs de corde, des personnages de tous les âges, des vues de palais superbes, des promenades du mont Vésuve, vomissant feux et flammes, la mer couverte de vaisseaux, des mariages de masquerons,

des Sibylles, des satyres, des Magiciens, des fables personnifiées, les plus belles figures de la galerie du grand Duc de Toscane, et enfin le grand Turc.

Cette superbe collection de demi miniatures, consiste en deux cents soixante quatorze pièces faites par les plus grands peintres italiens et flamands, et pour laquelle M. le Marquis n'a rien épargné.

Les personnes qui voudront voir la dite lanterne dans leur appartement, sont invitées d'en avvertir pendant le jour. Le dit Seigneur Saint Paul loge à Nancy, rue St-Julien, derrière l'Hôtel-de-Ville, n°119, où il la montrera en tout temps. »

Les montreurs de lanterne magique n'ont pas tous 274 vues, William Hone raconte dans son livre « Ancient Mysteries Discribed » que Jos Leverage n'avait pour son spectacle que trois vues : L'arche de Noé, Le retour de l'enfant prodigue, Le diable que l'on tire par la queue.

L'abbé Nollet, Voltaire, Marie-Antoinette

En France, l'abbé Nollet fournit des appareils scientifiques, dont des lanternes magiques et leurs vues aux savants et mondains. Il publie des livres scientifiques et donne des recommandations pour la peinture sur verre de plaques pour lanterne.

Voltaire commande, en 1738, à l'abbé Nollet plusieurs instruments scientifiques, dont une lanterne magique, qu'il utilisera avec beaucoup d'humour et sur le ton « savoyard » pour divertir ses invités à Cirey. En 1739, l'abbé Nollet séjourne pendant six mois à Turin et donne des cours de physique au roi de Sardaigne, duc de Savoie Charles-Emmanuel III. En 1743 dans « ses leçons de physique expérimentale » l'abbé Nollet déclare: la lanterne est devenue « un des ces instruments qu'une trop grande célébrité a presque rendu ridicule aux yeux de bien des gens. On la promène dans les rues, on en divertit les enfants du peuple... ». Lui qui a développé, auprès d'un artisanat spécialisé, une exigence de précision dans la fabrication d'instruments scientifiques, a donc des

propos amers concernant la vulgarisation de la lanterne magique.

Laurent Mannoni, dans son Livre-catalogue de l'exposition « Lanterne Magique et Film Peint », rappelle aussi la réaction hostile de Marie-Antoinette, lorsque le précepteur du Dauphin, le comte de Paroy, lui suggère, vers 1791, d'utiliser la lanterne magique pour retenir l'attention de l'enfant : « Songez-vous, Monsieur, que je vous parle sérieusement ? répondit

la reine avec dignité, et vous me proposez la ridicule lanterne magique ? » Le comte de Paroy doit plaider la cause de l'appareil, certes exhibé « jusqu'ici par les Savoyards ignorants qui courent les rues avec leur marmottes », mais qui peut aider fortement à capter l'attention des élèves. Paroy parviendra à convaincre la reine : des plaques représentant la Bible et l'histoire de France seront commandées, de même qu'une lanterne « avec de belles lentilles », mais le petit Louis XVII, peu après enfermé à la tour du Temple, ne verra jamais le mystérieux rond lumineux.



Le colporteur de la lanterne trouvée en Auvergne

Dans les archives départementales du Puy-de-Dôme, plus particulièrement les archives de police (police politique, sûreté générale et police judiciaire : circulation intérieure et à l'étranger), on trouve les registres des passeports intérieurs. Toute personne se déplaçant dans le département devait être visée par les autorités. C'est ainsi que l'on peut trouver, sur la période de l'an VIII (1800) jusqu'à 1812 (avec quelques manques), des registres de ces visas. Les informations fournies sont les suivantes : N° d'ordre, Nom du voyageur, Qualité ou profession, Lieu d'origine, lieu d'habitation, Age, Taille, Lieu de destination, Administration ayant délivré le passeport, Date du passeport, Date du visa et Observations. Ces registres permettent de mesurer l'importance de certains métiers.

Si l'on trouve quelque trois pour cent de colporteurs marchands, le nombre de scieurs de long est très important. Par contre, on ne trouve qu'une personne dont la profession est : « montrant la lanterne magique », et ceci uniquement les années 1800 et 1801 (an VIII et an IX).



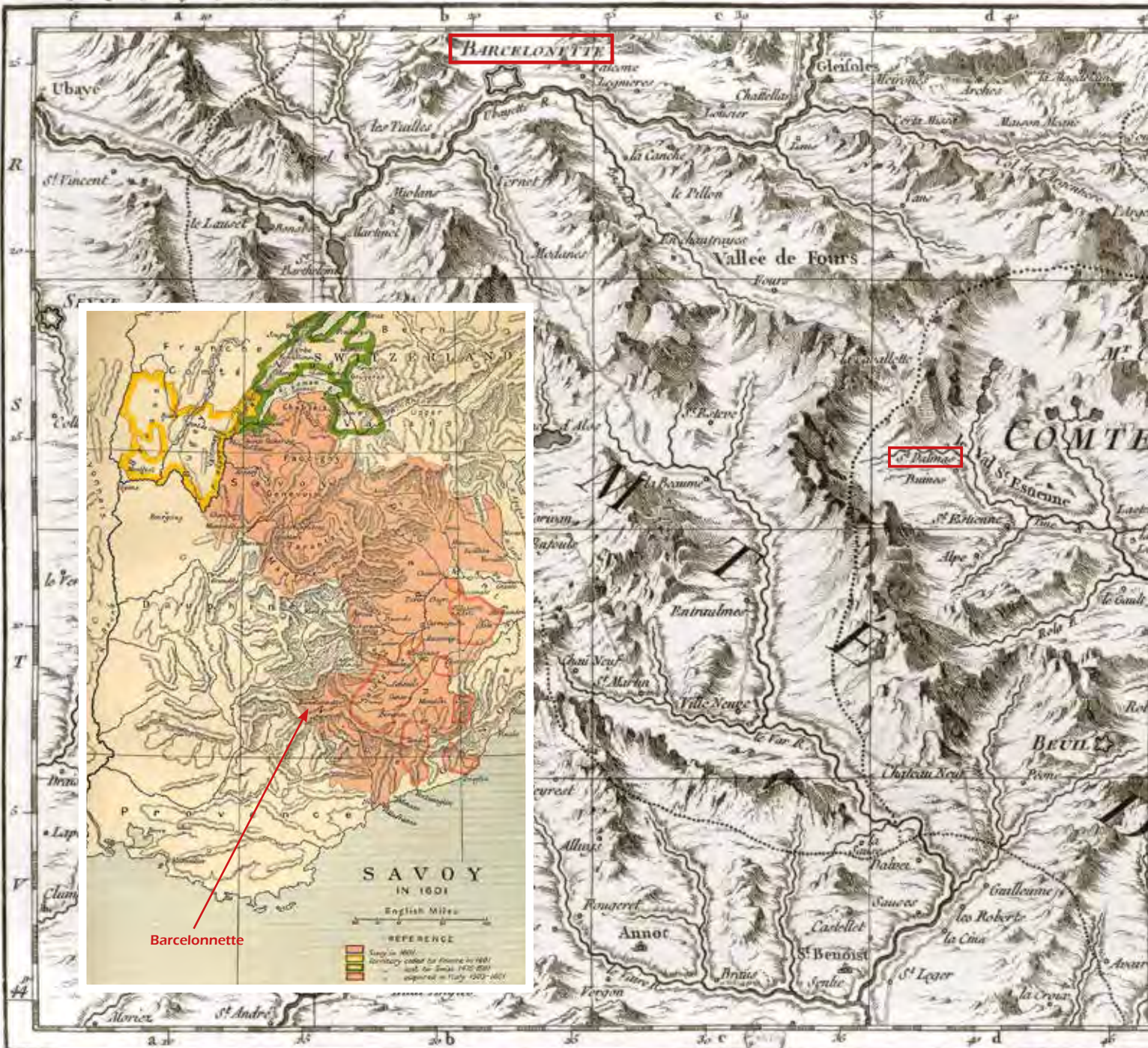
NUMÉROS DES Enregistrement.	NOMS DES VOYAGEURS.	QUALITÉS OU PROFESSIONS.	LIEUX		AGE.	TAILLE.	
			DE LEUR ORIGINE.	DE LEUR HABITATION.		Pieds	Lignes
1084	Philippe Bongard	propre	Nermon	Nermon	36	1	666
1036	Jean Baptiste Ballot		Cognac	Cognac Commun			111
816	Benoit Dyehump	M ^r Latente	de Jean desotier	a Dyehump			
817	Pierre Dalmas	Monsieur Latenteus magique	de Dalmas le Sauvage	a Dalmas			

Registre des passeports pour l'intérieur

Cecolporteurs'appelle Pierre Dalmas. Il est originaire de St Dalmas-le-Sauvage, Alpes Maritimes (de nos jours St Dalmas-le-Selvage) ; il avait respectivement 34 et 35 ans et mesurait 1,625 m. On peut apprécier la précision des toises de l'époque et d'un système métrique tout récemment adopté. Ce Pierre Dalmas se rendait à Aurillac, dans le Cantal en 1800, (son passeport lui avait été attribué le 13 ventôse an VIII soit le 4 mars 1800) et l'année suivante, le 4 ventôse an IX (23 février 1801), il se rendait à Moulins-sur-Allier. Cette année-là, la colonne observation comporte la mention suivante : « sur attestations des Citoyens Chanfor et Besse Cabaretier et perruquier à Clermont ». Les Archives du Cantal n'ont en leur

possession que des registres de passeport sur la période 1818 à 1822. Les Archives de l'Allier n'ont pas de registre de passeport.

Sur la gravure du « joueur d'orgue » de Carle Vernet, la hauteur de la caisse de la lanterne mesure 65 mm, le personnage en pied mesure 193 mm. La hauteur de la caisse trouvée en Auvergne à une hauteur est de 55 cm. Si on fait la règle de trois en se disant qu'un bon dessinateur se doit de respecter les proportions, on peut évaluer la taille du colporteur de Carle Vernet à 1,63 m. S'agirait-il de notre Pierre Dalmas ?





Les Savoyards... des Alpes du Sud

S'il est de nos jours surprenant de désigner les habitants de la vallée de Barcelonnette et ceux de la Haute Tinée comme des Savoyards, ce fut le cas pendant de nombreuses années, car ils avaient été sujets des Ducs de Savoie. Avec le traité d'Utrecht de 1713, la vallée de Barcelonnette passe au royaume de France, tandis que la Vallée de la Tinée devient un état Sarde, car par ce traité, le Duc de Savoie devient roi de Sardaigne. Le Comté de Nice, auquel la vallée de la Tinée est rattachée géographiquement, deviendra momentanément le département des Alpes Maritimes pendant la Révolution et le Premier Empire. C'est en 1861 que ce territoire redevient français. La Savoie (géographique) devient le département français du Mont-Blanc de 1792 à 1815. Elle est rattachée à la France en 1860.

Tous ces porteurs d'orgues, de lanterne magique semblent venir d'une même région !

Outre l'exemple que l'on vient de voir du montreur de lanterne magique en Auvergne, ces montreurs de lanterne magique, porteurs d'orgues, joueurs de vielle semblent majoritairement venir de cette région assez petite que représente la haute vallée de la Tinée, avec St Dalmas-le-Selvage et St Etienne-de-Tinée et la haute vallée de l'Ubaye, avec notamment Jausiers et Barcelonnette. Voilà, cités ci-dessous plusieurs rapports sur ces vallées des Alpes du Sud qui en font cas et que l'on reprendra en détail.

- François-Emmanuel Fodéré dans son « Voyage aux Alpes Maritimes » parle de son séjour à St Dalmas-le-Sauvage* en octobre 1804 et du départ de la caravane de musiciens pour leur migration annuelle.

** (lieu de provenance de Pierre Dalmas, montreur de lanterne magique découvert dans les archives du Puy-de-Dôme, ainsi que de Jean Anoge des archives du Cantal).*



Bourgeois regardant deux enfants savoyards,
Dorner, peintre de Munich, XVIII^e siècle

- En 1752, le rapport de l'intendant Joanini sur Saint-Etienne-de-Tinée nous apprend que, chaque année, 400 à 500 de ses 2500 habitants partent en Angleterre, en Hollande et en Allemagne montrer la lanterne magique, des « Mondo Nuovo » (boîte optique) et jouer de la vielle.

- Le rapport de Christophe de Villeneuve-Bargemont, édité en 1815 et les lettres de M. Frémont-Garnier éditées en 1822, sur la vallée de Barcelonnette donnent encore d'autres exemples, indiquant la spécialité adoptée par au moins une partie de l'émigration de cette région.

- On a le cas de Jacques Audiffred, originaire de Jausiers, qui part en 1808, montrer la lanterne magique à Madrid, mais est emprisonné à la citadelle de Nîmes, car sans passeport.

- Et enfin, plusieurs autres exemples sur la période de 1808 à 1823, relevés dans diverses archives de Reims, Châlons-en-Champagne, Dijon et Clermont-Ferrand de montreurs de lanterne magique, joueurs d'orgues, musiciens ambulants provenant de la région de Barcelonnette.

Toutefois, un rapport d'Antoine Albert édité en 1783* sur le diocèse d'Embrun déclare : « Les porteurs de curiosité, de marmottes et de lanternes magiques, qui courent le monde et qu'on voit en Hollande, à Paris et dans plusieurs provinces du royaume, se disent tous de la vallée de Barcelonnette ; mais il y a peu de personnes de ce pays qui fassent cette sorte de métier. Ils sont pour la plupart du lieu de St Dalmas, qui confine avec la vallée de Barcelonnette, et qui est des états du roi de Sardaigne ».

Il dit aussi, au sujet des marmottes (sic) dans différentes provinces du royaume, en Hollande et en Allemagne : leur sifflement aigu et perçant, qui est tout ce qu'ils ont de rare, fait gagner la vie à bien des Savoyards et aux habitants de St Dalmas dans le diocèse de Saluces ».

Les textes précédents ne confirment pas ces dires. Ces métiers ont-ils si mauvaise réputation, qu'il préfère croire qu'ils sont l'apanage des habitants de l'autre côté de la frontière ? A moins que ces métiers de montreur de lanterne magique et musiciens ne soient apparus plus tardivement dans la vallée de l'Ubaye ?

- Histoire géographique naturelle, ecclésiastique et civile du Diocèse d'Embrun*, Antoine Albert précise aussi : "les personnes de l'un et l'autre sexe y sont assez bien instruites. Il y en a peu qui ne sachent lire et écrire, y ayant par tout des maîtres d'école, au moins pendant les six mois d'hiver."

N.B. : supprimé à la Révolution, l'archevêché d'Embrun n'a pas été rétabli au Concordat.

La Vallée de la Tinée

La haute vallée de la Tinée est un endroit isolé, difficile d'accès, le commerce des habitants de Saint-Dalmas-le-Selvage (alt. 1280m) ou de Saint-Etienne-de-Tinée (alt. 949m) se faisait principalement par la haute vallée de l'Ubaye, en empruntant le col de la Moutière (alt. 2450m) via Bayasse (alt. 1783m) dans le vallon de Fours et le col de Fours (alt. 2314m), pour descendre sur Enchastray et atteindre Barcelonnette (alt. 1135m).

Le col de Giallogues (alt. 2519m) permettait d'accéder à la vallée du Var. L'accès à Nice de ce même Comté, était pratiquement impossible, du moins pour tout commerce. L'activité était essentiellement pastorale et le commerce fut principalement celui de la laine tissée en draps (cadis) et couvertures.

Ici l'émigration saisonnière est surtout due à la pauvreté. Plusieurs rapports sur les villages du nord ouest du Comté de Nice, à différentes périodes (de la fin du XVII^e s. au milieu du XIX^e s.) dressent le même constat. Henri Costamagna* remarque, à propos de l'enquête de l'intendant Gaspard Joanini

de 1751 : « le motif qui jette parfois des villages presqu'entiers sur les routes est toujours le même : "sussistere", "sostenersi", "procurare la sussistenza", "cacciare il vitto", c'est-à-dire s'assurer la subsistance et le travail qui font défaut sur place. L'idée de gain, d'économie à réaliser n'est même pas exprimée ». Le taux moyen des migrations atteint parfois 41 % des habitants pour les vallées de la Tinée et du Cians. La quasi totalité des activités des migrants restent bien regroupées dans les deux postes : travail agricole ou mendicité. Les migrants de l'Ouest du Comté vont surtout vers la Provence, après vient la campagne niçoise et les plaines piémontaises.

Une exception curieuse, tant par son ampleur territoriale que par le genre de métier pratiqué, a son origine dans les villages de la haute Tinée comme Saint-Sauveur, Isola, Saint-Etienne de Tinée et Saint-Dalmas le Selvage. Certains de leurs habitants partent faire de lointaines tournées, qui les conduisent en France, Angleterre, Hollande, Allemagne, Italie. Ce sont les saltimbanques qui présentent diverses curiosités comme des marmottes, des lanternes magiques et des « mondo nuovo ». Cinquante ans plus tard, François-Emmanuel Fodéré ne verra à Saint Dalmas, que le départ de musiciens, notamment joueurs de vielle. Fodéré décrit aussi l'industrie de la laine de mouton, qui occupe les femmes durant toute la saison d'hiver, à filer la laine en quenouille, qui est alors vendue aux tisserands de la vallée d'Entraunes ou de Barcelonnette.

François-Emmanuel Fodéré (1764-1835), ex-chirurgien des armées napoléoniennes, créateur de la médecine légale, titulaire de la chaire d'histoire

naturelle à l'école Centrale de Nice, séjourna à Saint-Dalmas-Le-Selvage en 1804. Dans son « Voyage aux Alpes Maritimes », il décrit de la façon suivante les départs des musiciens itinérants qui s'expatriaient à la mauvaise saison : « Nous avons déjà dit à l'article précédent de quel moyen (primogéniture) l'on se servait, dans ces montagnes, pour ne pas trop diviser les héritages ; un second moyen, qui diminue le nombre des bouches en hiver, est celui des migrations annuelles.



E. Fodéré

Il est, en effet, aucune des communes sises au nord et nord-ouest de ces Alpes (Maritimes) où il n'y ait, chaque année, un nombre donné d'habitants qui quittent leurs foyers, hommes, femmes et enfans, pour aller dans le plat pays passer l'hiver, y faire quelque gain, et retourner chez eux à la belle saison. Les bergers mènent avec eux leurs troupeaux, pour les faire paître dans les champs de la Ligurie et de la basse Provence. Ceux qui n'ont point de troupeaux vont se louer pour bergers, pour domestiques ou pour journaliers. Une grande partie de ces émigrans est employée, dans les campagnes de Nice, de Menton, de Vintimille, de San Remo, à la cueillette des olives.

Montrer la marmotte, décrotter, ramoner, et autres petites industries que se sont appropriées ceux qui descendent des montagnes de Barcelonnette, de la Savoie, de l'Auvergne, etc., sont inconnus par ici ; mais les habitans de la haute vallée de la Tinée ont un autre talent, bien plus agréable : ils apprennent de bonne heure à jouer de la vielle et d'autres instrumens, avec lesquels ils vont dans les villes de France exécuter cette musique ambulante



Borne frontalière entre le Comté de Nice et la France, col de la Moutière

qui interrompt souvent délicieusement le repos de la nuit ; leurs oreilles sont accoutumées dès l'enfance à l'harmonie, et l'on voit les enfans tressaillir en apercevant une vielle entre les bras de leurs pères. J'étais à Saint-Dalmas le Sauvage, la veille du départ de la caravane : le maire, vieillard respectable, chez qui j'étais logé, avait fait signe à ses enfans et à toute cette jeunesse qui allait partir ; au milieu du diner j'entendis une musique ravissante (qu'on me passe le terme), exécutée par un grand nombre d'instrumens, qui me délassa de toutes mes fatigues, qui me fit oublier la neige tombant à gros flocons, et l'horrible situation de ce village. Le lendemain, il n'y avait plus que des vieillards, les femmes et les enfans.

C'est ordinairement le 1^{er} Novembre que le départ a lieu, et le retour le 1^{er} Mai. Cet usage est extrêmement ancien, et des vieillards de quatre-vingts ans m'en ont parlé comme d'une chose déjà pratiquée par leurs ancêtres. Le total annuel de ces émigrans est d'environ 2200 ».

Aux archives départementales du Cantal, où il n'y a pas de registre de passeport, mais seulement quelques souches de passeports délivrés, j'ai trouvé un « Jean Anoge, 43 ans joueur de vielle, habitant St Dalmas-le-Sauvage ».

Dans le petit cimetière de Bousieyas, hameau de la commune de Saint Dalmas-le-Selvage, qui ne comporte pas plus de dix caveaux, deux sont au nom de familles Dalmas. Le cimetière ne peut pas fournir beaucoup d'informations car il est relativement récent. En effet, les habitants de Bousieyas utilisaient une autre forme de sépulture et ce jusqu'au début du vingtième siècle. Ils déposaient leurs morts dans



La chambre à coucher des petits savoyards ou les petits monteurs de marmotte

une citerne, une fosse commune dans laquelle ils glissaient par une étroite ouverture les cadavres enveloppés d'un drap. Ce « charnier » fit scandale et fut détruit lors de la construction de la route, qui rejoint Jausiers et la vallée de l'Ubaye par le col de la Bonette (2802 m).

La Vallée de l'Ubaye, Barcelonnette, Jausiers...

Comparativement à celle de la Tinée, on pourrait dire qu'elle est bien mieux lotie. Cependant, si l'on considère les montagnes élevées qui ceinturent la vallée, on est tenté de décrire aussi comme fermée, enchâssée. Mais si l'on prend en compte tous les passages hors les mois de neige sur les vallées voisines, l'Ubaye apparaît alors singulièrement ouverte sur le monde extérieur. Dans les Alpes occidentales, elle commande un des cols les plus bas permettant de franchir la montagne vers l'Italie, celui de Larche ou de la Madeleine (1991 m).

C'est une vallée qui relie d'ouest en est le val de la Durance à la plaine du Pô par le val de Stura. Elle est bordée au nord par l'Embrunais et le Queyras, qu'elle relie par le col de Vars (2100 m). Au sud, elle voisine les vallées de la Haute Tinée, du Haut Var et du Haut Verdon avec lesquelles, par l'intermédiaire des cols de la Moutière (2450 m), remplacé maintenant par celui de la Bonette (2802 m), de la Cayolle (2326 m) et d'Allos (2240 m), elle communique brièvement quelques mois de l'année. A l'exception de l'est et de la confluence Durance/Ubaye plus ouvert et au relief plus modéré, la vallée de l'Ubaye est ceinturée de toute part par un ensemble de hautes montagnes dont les crêtes s'échelonnent entre 2000 et 3000 m environ d'altitude.



Souche du passeport de Jean Anoge, joueur de vielle de St Dalmas-le-Sauvage (sic)

Au sein même de la vallée, le relief se subdivise en différentes unités : l'ample cuvette de Barcelonnette, en amont les hautes vallées de l'Ubaye et de l'Ubayette, en aval le val du Lauzet et du vallon du Laverq, et latéralement l'étroite vallée du Bachelard. Dans la première moitié du XIX^e siècle, la vallée de l'Ubaye connaît un maximum démographique. Les moindres espaces pouvant recevoir des cultures et des pâturages sont exploités. Le milieu naturel est fragilisé, et cela va raviver en partie la dynamique de l'érosion torrentielle. L'émigration saisonnière, dès le début du XIX^e siècle ne semble plus suffisante pour pallier aux différents problèmes et se transforme en une émigration définitive, dont celle vers la Louisiane (les frères Arnaud s'expatrient en 1805), et un peu plus tard vers le Mexique. Ils y ouvriront des magasins de tissus et diverses industries. Certains commenceront à revenir et construire de somptueuses villas à Jausiers et Barcelonnette à partir de 1870 (se reporter aux publications de La Sabença de la Valeia).

Mais revenons à la fin du XVIII^e et début du XIX^e siècle, Barcelonnette rayonne au centre de la vallée et vit au rythme des activités agricoles et de l'élevage, alors principales sources de bénéfices jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Elle est animée par des marchés et de grosses foires, qui se déroulent à l'automne et au printemps. C'est également un centre culturel, qui dispose d'un collège réputé, fondé en 1646 (fermé en 1792, il reprend son activité en 1802), de plusieurs écoles primaires et de l'école normale, qui fonctionne de 1832 à 1888. La vallée de l'Ubaye, bénéficiant

d'un niveau d'instruction assez élevé, fournit, entre autre, de nombreux curés et instituteurs.

Il est à noter que la vallée de l'Ubaye, comme celle de la Tinée, jouit d'un important patrimoine religieux, favorisé par la présence de nombreux ordres monastiques.

Signalons la commune de Jausiers et son chef-lieu, qui s'est installé au XVI^e siècle au carrefour de plusieurs torrents et de routes, et principalement celle permettant des échanges commerciaux avec le Piémont. Une famille de Jausiérois, devenus banquiers à Turin, les Laugier, créa une filature qui dévidait des cocons piémontais. Elle en créa deux autres au XVII^e siècle à Uvernet, turbinant l'eau du Bachelard. La haute vallée du Bachelard, ou vallon de Fours, est très étroite et donne accès à la vallée de la Tinée et celle du Var. Outre la transhumance, Les Fourniers ont une longue tradition de colportage de tissus, qui dès le XVII^e siècle les emmenait, à partir de Lyon et de la Bourgogne, jusque dans les Flandres : Belgique, Hollande, où nombre d'entre eux se fixèrent : on retrouve aujourd'hui, dans les annuaires de Breda, Bruges ou Amsterdam des noms tels que Ricaud, Goin, Jauffred ou Manuel.

Le cas Jacques Audiffred

Dans la correspondance de 1808, entre la préfecture de Dignes, de la sous-préfecture de Barcelonnette et la préfecture de Nîmes, au sujet de Jacques Audiffred, âgé de 17 ans, originaire de Jausiers (à huit





C. Campion 1765.

Barcelonnette.

kilomètres de Barcelonnette) et écroué à la citadelle de Nîmes, sous prétexte qu'il est sans passeport, les autorités de Dignes et Barcelonnette attestent qu'il a obtenu un passeport le 14 octobre 1807, pour se rendre à Madrid pour montrer la lanterne magique, et que son âge ne l'a pas encore rangé dans la classe des conscrits et que par conséquent, il n'est pas un déserteur. Il est tour à tour désigné comme porteur de lanterne magique ou porteur d'orgues.



Son emprisonnement durera six mois.

Dans une recherche sur les années 1805 et 1806, on retrouve une famille originaire de Jausiers : Audiffred ou Audiffret (patronyme très répandu à Jausiers et ses environs) avec André âgé de 14 et 15 ans, désigné comme joueur de vielle allant à Naples ces deux années. En 1806, un autre André, de 39 ans, part à Barcelone comme porteur de lanterne magique. Jean, de 31 et 32 ans, va ces deux années à Naples. Un autre Jean, de 38 ans en 1806, est joueur de vielle et se dirige vers Berne. Deux Jean-Baptiste, un de 20 ans en 1805, et l'autre de 28 ans en 1806, porteur ou joueur d'orgues partent pour Barcelone. Enfin, un Charles, de 49 ans, en 1806 porteur d'orgues a déclaré aller à Rome.

Lettres sur la vallée de Barcelonnette,

adressées à madame *** par M. Frémont-Garnier, inspecteur des contributions directes et du cadastre du département des Basses-Alpes. Texte imprimé à Dignes en 1822.

Sans doute, Madame, vous n'avez pas oublié les quinze jours que j'ai passés chez vous l'été dernier, à Arcis-sur-Aube, pendant lesquels, pour suppléer à l'absence des mélodrames, de la fantasmagorie, des tours de force et des animaux savans qui font tant d'heureux dans votre petite ville » lorsque le hasard y amène des comédiens, des escamoteurs ou des bateleurs ambulans, nous allions, avec vos enfans, entendre l'orgue de barbarie, ou voir la lanterne magique et la petite marmotte en vie.

Vous vous rappelez le plaisir que vous aviez à causer avec ces pauvres gens qui nous amusaient à si peu de frais, et qui vous semblaient venir exprès du bout du monde, pour vous distraire de ces longs ennuis qu'on éprouve si souvent en province. Votre surprise, je m'en souviens, se renouvelait chaque jour, en apprenant qu'ils étaient presque tous de la Vallée de Barcelonnette. Quelle est donc, disiez vous cette Vallée dont le nom, ainsi que les habitans, circule dans toute la France, et qui, tous les ans, nous envoie non seulement des orgues, des vielles, des lanternes magiques et des marmottes, mais encore tous ces petits colporteurs, Bons commerçans, qui nous vendent des almanachs et des lacets, des aiguilles, et dont toute la pacotille ne vaut pas cinquante francs ? Aussi, Madame, ce que je viens de dire ne peut s'appliquer à cette foule de malheureux qui n'ayant presque rien récolté dans l'été, ne peuvent comme la

fourmi, faire des provisions pour l'hiver : la misère, le besoin, les forcent de quitter un pays où leurs bras seraient inutiles. Ils émigrent ; mais cette émigration n'a d'effet douloureux ; le retour est certain. Sur une population de dix-huit mille habitans, il se délivre annuellement dix-huit cents passeports à ces pauvres montagnards dont une partie va chercher du travail dans les champs de la Basse-Provence, et dont l'autre se répand dans l'intérieur de la France et jusque dans la Hollande, trouvant des moyens d'existence dans le produit d'un petit commerce ambulans, ou dans la curiosité et la bienveillance du public, qui pour quelques liards, et bien souvent pour rien, entend l'orgue ou la vielle et voit la lanterne magique ou la marmotte en vie. Quelques-uns, comme les enfans de l'Auvergne et de la Savoie, exercent la profession de ramoneur) décrotteur ou commissionnaire, et, comme eux, se font remarquer par leur sobriété, leur économie et leur grande fidélité.



Tous ces émigrés, partis de leur village dans le mois d'octobre, y reviennent au commencement de juin, et rapportent, chacun, un petit bénéfice qui forme une grande partie de l'argent qui existe dans la vallée. Ils paient leurs contributions, font leur récolte, ensemencent leurs champs, et repartent pour recommencer leur vie errante, qui souvent se continue jusque dans l'âge de la vieillesse.

Quelques-uns cependant, après quelques années, finissent par se fixer dans les pays qu'ils fréquentent et ne reparaisent plus dans la vallée. On évalue à un cinquième environ le nombre de ceux que la mortalité ou l'adoption d'une autre patrie enlèvent au pays qui les a vus naître.

Voyage dans la vallée de Barcelonnette,

département des Basses-Alpes, par Christophe de Villeneuve-Bargemont,

Christophe de Villeneuve-Bargemont (1771-1829) préfet du département du Lot-et-Garonne, membre de la société d'agriculture, sciences et Arts d'Agen. Texte édité à Agen en 1815.

« ...La vallée se rétrécit considérablement en partant du Lauzet ; et sa partie inférieure n'occupe guères que le lit de la rivière et l'emplacement du chemin.

Nous rencontrâmes en route un homme d'environ cinquante ans, portant une caisse sur le dos, et accompagné de trois enfans dont le plus âgé paroissoit avoir quinze ans : l'un étoit chargé de la lanterne magique ; l'autre portoit un orgue



d'Allemagne ; le troisième avoit soin de la marmotte. Le fils aîné de la famille que nous avons déjà rencontrée, nous dit notre compagnon, se trouve vraisemblablement parmi ces enfans le chef de la bande fait un commerce d'aiguilles, de lacets, d'almanachs ; et il achète (c'est l'expression reçue parmi eux) ces jeunes gens, pour faire valoir sous sa direction les diverses branches de son industrie, dont vous les voyez chargés...

...Une famille Barcelonaise descendoit dans la Basse-Provence pour y passer l'hiver; et s'étant arrêtée dans ce lieu, y faisoit un repas champêtre. Nos regards furent d'abord attirés par la vue d'une femme d'environ trente ans, portant dans ses bras un nourrisson d'une propreté extrême ; vêtue de couleur brune, ayant le fichu de soie rouge noué sous le menton, elle nous rappeloit les danseuses du charmant ballet de la Dansomanie, si ce n'est que sa fraîcheur et son air de contentement n'étoient point factices : à côté d'elle étoit un petit garçon aux joues rubicondes, absorbé dans une large veste d'étoffe rougeâtre, et dans des guêtres montées jusqu'à mi-cuisse, qui portoit sur son dos la caisse où gissoit la marmotte en vie ; une petite fille d'environ dix ans, ressemblant parfaitement à sa mère, étoit munie d'une vielle ; et le père, homme fort et vigoureux, portoit le bagage de la petite famille : assis sur le bord de l'eau, ils mangeoient, avec l'appétit que semble donner l'air pur et vif qu'on respire dans ce pays, du pain noir, mais très bon, du fromage des montagnes ; et de temps en temps on voyoit circuler des uns

aux autres une gourde de fer blanc, contenant du vin qu'on ne manquoit pas de renouveler à tous les cabarets. Interrogez ces bonnes gens, me dit notre compagnon, et vous apprendrez quelques détails sur le genre de vie qui leur est particulier.



Je n'y manquai pas : et le chef de la famille m'apprit qu'ils étoient du Châtelard, village au-dessus de Barcelonnette et qu'après avoir ensemencé le peu de terres qu'il possédoit, il alloit se fixer dans le département du Var pendant les sept mois d'hiver, et qu'il comptait y trouver de quoi vivre en travaillant à cueillir des olives, les enfans montrant la marmotte pendant les longues soirées, et même dans les jours où l'ouvrage manquoit : au moyen de cette industrie, ils parvenaient à faire quelques économies qu'ils rapportoient au printemps dans leur pays, pour payer leurs contributions et accroître leur petit capital. Sur les complimens que nous lui fîmes sur la bonne mine de ses enfans.

Il nous dit que l'aîné étoit le plus intéressant, le plus habile de tous, et qu'il avoit même de l'instruction ; mais qu'il l'avoit loué pour l'hiver à un de ses compatriotes qui faisoit un petit commerce. Nous témoignâmes le désir de juger par nous-mêmes des talens des enfans ; et aussitôt la marmotte fut mise en danse au son de la vielle qui accompagnoit en même temps la chanson d'usage ; on nous régala, en outre, d'une espèce de périgourdine qu'exécutèrent le frère et la sœur, au cliquetis des castagnettes.

Le spectacle fut généreusement payé ; et après nous être réciproquement souhaité un bon voyage, nous nous séparâmes très satisfaits les uns des autres...

... En passant au Châtelard, nous nous rappelâmes la famille que nous avons rencontrée dès nos premiers pas dans la vallée, et les renseignemens que nous recueillîmes sur son compte, nous inspirèrent pour elle un nouveau degré d'intérêt et même d'estime. On nous dit que le chef existoit, et nous



Petit Jacques

1 – Les adieux de Petit Jacques à ses parents

2 – Surpris par le froid Petit Jacques s'égaré dans les montagnes

3 – Petit Jacques est secouru par un vieillard qui le remet en état de reprendre sa route

4 – Petit Jacques arrive à Paris et se met ramoneur

5 – Petit Jacques tombe de la cheminée et fait la frayeur de la société (famille de la bonne société)

6 – Petit Jacques est secouru par la société et de là il monte un petit commerce

7 – Petit Jacques raconte à un de son pays la bonne fortune qui lui est arrivé

8 – Petit Jacques achète des jouets d'enfants pour son commerce

9 – Petit Jacques étale son magasin en plein air, il a des clients et fait des affaires

10 – Petit Jacques dans la prospérité revient chez ses parents, il leur apporte ses économies

ne résistâmes pas au désir de le voir ; c'étoit un vieillard de quatre-vingt-dix ans, frais, vigoureux et n'ayant aucune des infirmités de son âge ; jamais il n'avoit été malade ; mais aussi il avoit toujours mené une vie sobre, active et occupée : au moment où nous le vîmes, il s'occupoit à la culture de son petit jardin ; dans son intérieur, il trouvoit toujours quelque chose à faire, et pendant les longues soirées d'hiver, il s'amusoit à faire des bas ou à dévider de la laine, tandis que l'un de ses petits enfans le récompensoit des soins qu'il s'étoit donnés pour lui apprendre à lire, en lui faisant quelques lectures pieuses. Cet homme vénérable étoit beaucoup plus instruit qu'on n'auroit pu le présumer : il savoit lire, écrire et compter ; il savoit un peu de latin ; et même il auroit pu, au besoin, rédiger une citation devant le juge de paix ; il parloit très bien français ; et comme, pendant plus de cinquante ans de sa vie, il avoit suivi la coutume de ses compatriotes qui quittent leurs foyers pendant l'hiver, il avoit voyagé dans presque toutes les parties de l'Europe : de sorte que sa conversation étoit intéressante ; et nous fûmes souvent surpris de l'entendre faire sur tout ce qu'il avoit vu, les réflexions les plus judicieuses. Il avoit eu douze enfans qui s'étoient tous mariés, et lui avoient donné un grand nombre de petits enfans. Une de ses filles, veuve, étoit venue demeurer avec lui, pour prendre soin de sa vieillesse ; les autres fils ou gendres qui avoient presque tous leur domicile aux environs du Châtelard, venoient lui rendre leurs devoirs à leur retour de leurs courses ; et chacun lui amenoit ses enfans, dans les grandes occasions, telles que les événemens de famille et les fêtes solennelles de l'année : tous venoient le consulter sur leurs affaires,

et suivoient strictement les conseils qu'il vouloit bien donner. Nous apprîmes même avec plaisir, que ces visites étoient toujours accompagnées de quelques présens ; que tous à l'envi s'empressoient de lui être agréables, en apportant des fruits, des légumes, du gibier, de petites provisions de toute espèce, et que même certains venoient partager avec lui les économies faites pendant l'émigration. La portion de la famille que nous avons trouvée au Lauzet, nous avoit inspiré trop d'intérêt pour que nous la crussions en arrière envers le patriarche : nous lui parlâmes de notre rencontre ; et le plaisir avec lequel il nous entendit et répondit à nos questions, ne nous laissa pas le moindre doute...

...Les montagnards laissent ordinairement les vieilles marmottes pour la reproduction de l'espèce, et emportent les jeunes qu'on réveille, en les tenant dans un état de chaleur progressivement modéré. Cet animal, quoique naturellement lourd et stupide, s'apprivoise aisément, et reçoit même une sorte d'éducation. Dès qu'il sait danser autour d'un bâton, on l'enferme dans une boîte, et on va le promener dans toutes les parties de la France, où sa figure grotesque, ses sauts lourds et les merveilles qu'on raconte de lui, font les délices des enfans, des servantes qui les gardent et de tous les désœuvrés ; quelquefois même on lui fait l'honneur de l'appeler dans les salons où sa danse sert d'intermède à la lanterne magique ; et c'est alors surtout que le petit garçon chargé de la marmotte, redouble d'efforts pour plaire aux spectateurs. Une chose digne de remarque, c'est que dans cet état de servitude, les marmottes ne sont jamais engourdies pendant l'hiver, quel que soit le

froid qu'on éprouve ; ce n'est que sur les montagnes, dans leur pays natal, qu'elles conservent ce caractère distinctif de leur espèce...

Ce qui caractérise plus particulièrement les usages suivis dans la vallée, c'est l'émigration annuelle d'une partie de ses habitants. On évalue à environ 1.800 le nombre des individus qui la pratiquent ; et il est ici calculé au terme moyen ; car, dans les mauvaises années, il s'élève jusques à 2.400, parce que c'est la classe pauvre qui quitte toujours son pays. Le départ a lieu dans les quinze premiers jours d'octobre ; et le retour, du 1 au 10 de juin : c'est-à-dire, que cette absence dure près de sept mois. La plus grande partie va dans la Basse-Provence, et se cantonne sur toute la côte, depuis Nice jusques à Arles. Les hommes se placent, comme valets ou journaliers, pour les divers travaux de l'agriculture ; les femmes, et les enfans assez grands pour être employés utilement, cueillent des olives, filent du chanvre ou de la laine. Quelques-uns montrent la lanterne magique dans toutes les parties de la France : ils sont ordinairement accompagnés d'un enfant, de douze à quatorze ans, qui porte une marmotte dans sa caisse, dont elle ne sort que pour danser au son d'une vielle. Les parents de ces jeunes gens reçoivent une rétribution annuelle de 48 francs des personnes auxquelles ils les confient ; le gain appartient à celles-ci, qui se chargent de nourrir leurs petits compagnons : mais elles ne s'en acquittent pas toujours avec loyauté ; car elles leur font faire maigre chère, et les traitent fort durement. Les uns se forment une petite pacotille d'almanachs, d'aiguisés, de lacets, de jarretières, et d'autres menus objets qu'ils vont colporter au loin :

d'autres ramonent les cheminées ; et on les voit, comme les hirondelles, se présenter, aux mêmes époques, dans les mêmes villes, dans les mêmes maisons ; quelques-uns s'établissent en qualité de commissionnaires ou de décrotteurs dans nos grandes cités : on en rencontre quelquefois, mais c'est le très-petit nombre, qui demandent l'aumône ; on peut hardiment affirmer, qu'ils ne s'y déterminent guère que pressés par le besoin du moment, ou mis dans l'impossibilité de travailler par suite de quelques infirmités accidentelles.

Dans le cours de ces longs voyages, ils se montrent partout intelligens, patients, laborieux, vivant avec frugalité, économes et surtout d'une fidélité à toute épreuve : ou calcule, qu'à son retour dans son pays, chaque individu, en prenant le terme moyen, y rapporte 24 francs de bénéfice. Il acquitte ses contributions, fait sa petite récolte, ensemence ses terres, et repart au milieu de l'automne.

Vous vous souviendrez que je vous ai déjà fait remarquer (lettre VIII), qu'on évaluoit à environ un cinquième le nombre des individus qui ne revenoient plus dans leur patrie après l'avoir quittée annuellement pendant une période qu'on pourroit fixer à dix ans ».



Les Passeports de l'Intérieur

Aux termes du décret du 10 vendémiaire an IV (2 octobre 1795), nul ne peut quitter le territoire de son canton ni voyager sans être porteur d'un passeport. Cette législation en vigueur jusqu'aux alentours de 1860, tombera peu à peu en désuétude.

On distingue les passeports pour l'intérieur des passeports pour l'étranger.

Dans les départements, le préfet délivre les passeports pour l'étranger et les passeports pour l'intérieur dans les chefs-lieux de plus de 40 000 habitants ; le maire délivre les passeports pour l'intérieur dans toutes les autres communes.

En règle générale, les passeports sont individuels, mais le mari, la femme et les enfants au-dessous de 15 ans peuvent figurer sur le même passeport. Celui-ci se présente sous forme d'une feuille composée de deux parties : la première, qui se détache de la seconde par une coupure ondulée, est remise au requérant et constitue le passeport proprement dit. La seconde partie, conservée donne les informations suivantes : nom, prénoms, âge, profession, pays de naissance, domicile, signalement du requérant et indication du lieu où il dit se rendre.

C'est ainsi que l'on peut trouver la trace de passage des itinérants. Toutefois rares sont les archives qui ont conservé soit les registres des passeports soit leurs souches.

Les recherches d'Yvon Arnaud sur les Archives notamment de Reims, Châlons-en-Champagne, Dijon et Dignes montrent* une très forte provenance des montreurs de lanterne magique, joueurs de vielles ou d'orgues des vallées de l'Ubaye et de la Haute

Tinée. Quand, dans les archives, la provenance ou la destination n'est pas lisible ou absente, les patronymes (Arnaud, Audiffred, Brun, Charpenel, Caire, Derbez, Spitalier) sont sans équivoques. Le cas de « Spitalier » qui voyage avec toute sa famille est intéressant, car François Binétruy a, dans sa collection une carte de visite dont le texte est le suivant : « Les Srs Spitalier père et fils, arrivant de Paris, préviennent le public que, porteurs d'une lanterne magique d'un nouveau genre, ils se rendront, pour des prix très-modérés, chez les personnes qui leur feront l'honneur de les demander. Ils jouent des Valses et des Quadrilles nouveaux. Ils demeurent rue des Bourbons, 30 au quatrième, sur le derrière, à Lyon ». Même s'ils se prétendent venir de Paris, il y a fort à parier que le père tout au moins (trahi par son patronyme) est originaire de la vallée de l'Ubaye. On retrouvera une centaine d'années plus tard un Anselme Spitalier, Barcelonnette au Mexique, directeur de l'usine de Rio Blanco de 1915 à 1927.

Tobias Smollett

Peu de Britanniques savent que c'est un Écossais, Tobias Smollett, qui est « l'inventeur » du tourisme anglo-saxon à Nice. Médecin écossais qui, une fois son diplôme en poche, n'exercera jamais. Il vit de sa plume. Dans son roman : Ferdinand Count Fathom (1753) on peut lire : « ...the travelling Savoyards who stroll about Europe, amusing ignorant people with the effects of a magic lanthorn » (... ces voyageurs Savoyards qui parcourent l'Europe en divertissant les gens ignorants à l'aide de leur lanterne magique). Critique acerbe, polémiste, batailleur, il est condamné à trois mois de prison pour diffamation en 1762. Il se lance dans le journalisme, dès sa sortie de cellule et

entreprend la traduction des vingt sept volumes des œuvres de Voltaire, mais perd une fille chérie âgée de quinze ans. Fatigué, malade, il renonce à la politique et se met à voyager. Il est un écrivain célèbre lorsqu'il arrive en France pour rejoindre l'Italie, en traversant le Comté de Nice. Venu à Nice pour quelques nuits, il restera plus de deux ans. Il décrit Nice et ses habitants dans une série de lettres publiées sous le titre *Travels through France and Italy*.

Histoire de la Guerre des Alpes

Dans son rapport de 1777, le Marquis de Saint-Simon (1720-1799) ne peut s'empêcher, tant il est déstabilisé, de faire une remarque sur les habitants de la région. Voici ce que ses ingénieurs guidés par des autochtones lui ont rapporté :

« On leur disoit quelquefois, vous passez actuellement au dessus d'un village composé d'une vingtaine de maisons séparées de vous par plus de trente pieds de neige ; plus loin est un autre hameau, enterré de même sous la neige ; au pied de cette autre montagne est une seule maison dans un petit vallon qu'on ne distingue point à présent plus qu'elle. Les Ingénieurs François ne pouvoient concevoir que des hommes pussent se réduire à une vie si misérable et à tous les inconvénients qu'ils supposoient à la suite de ce genre de vie. Leurs guides les détrompoient. En effet ces peuples sont bien éloignés d'être et même de se croire malheureux dans la prison volontaire qu'ils occupent plus de la moitié de leur vie. Ils y jouissent ordinairement d'une très bonne santé, et n'étendent point leurs desirs au delà de ce qu'ils possèdent. Leur pain qui fait la principale nourriture peut se conserver plus d'un an sans se gâter : ils ont aussi du fromage, des fruits, des légumes et quelques grains, ils ne s'empressent d'avoir des

œufs, ni des viandes salées, ni mille ressources que l'on regarde ailleurs comme d'absolue nécessité. Plusieurs passent tout ce temps (qui dure six à sept mois) sans laitage, et ne s'inquiètent pas si la chèvre ou la vache qu'ils gardent avec eux, verra tarir ou continuer son lait ; plusieurs même n'en ont point du tout. Ils ne souffrent jamais le moindre froid, et se dispensent très souvent de faire du feu ; leurs maisons n'ayant point de tuyaux de cheminée, la fumée s'évapore comme dans les granges de Westphalie sans aucune ouverture. S'il meurt quelqu'un de la famille ou du bétail, on le porte au grenier, où il ne répand aucune infection, et se conserve sans aucune précaution. Ces êtres peu sociables ne cherchent point à communiquer entre eux dans les demeures isolées, et n'ont point au Printemps l'impatience d'aller chercher leurs semblables. Quelques-uns de ces hameaux, et même des habitants d'une seule maison isolée, autour d'Embrun près de St. Guillaume, ont prétendu être dispensé de tous impôts, taxes et corvées : ils ne travailloient que pour ramasser un nécessaire sur lequel il n'étoit pas possible de rien retrancher sans attenter à leurs jours ; mais les intendants de la Province usant de menace d'abord, et ensuite de sévérité, arrachant ces malheureux à leurs tanières, et les forçant de jouir du ciel et de l'air, leur ont fait voir qu'il n'est point d'endroit dans la nature, quelque sauvage, quelque caché qu'il soit, où l'homme ne doive un tribut à d'autres hommes, et puisse se gouverner par des Lois qui doivent certainement être celles de la pure nature, cultiver et récolter les fruits de la terre sans obstacle et sans charge. Ces peuples ne trouvent aucun inconvénient à leur genre de vie, qu'ils préfèrent à tout autre, et vivent aussi longtemps aussi sainement, et aussi contents, qu'aucune nation au monde ».

Commune d'Amilly

Registre 2^e

76° 261

SIGNALEMENT.

le sieur Pierre Cottier
profession de joueur d'instrument
natif de Chateaufort

département des Basses Alpes
demeurant à Chateaufort
allant à Toulon

département
de la Haute Provence
taille d'un mètre

cheveux châtain
yeux gris
nez fin
barbe brune
visage ovale

âge de 27 ans,
centimètres,
front descend
bouche moyenne
menton rond
teint brun

SIGNES PARTICULIERS.

PIÈCES DÉPOSÉES.

un passeport pour Anne à lui delivré à
Amilly le 25. 8. 1808 N^o 8 N^o 17

le vingt cinq octobre 1809
Signature du Porteur;
Cottier





En septembre 1740, le montreur de lanterne magique et son compagnon joueur d'orgues arrivent dans la ville en fête du Hâvre

Conclusion

L'ensemble des vues de la lanterne trouvée en Auvergne met à mal l'idée bien répandue que les vues de ces colporteurs étaient de mauvaise qualité, avec des sujets grivois, voire scatologiques. Certes, on ne peut tirer une généralité d'un seul exemple. Mais on peut s'étonner que ces mêmes montreurs de lanterne magique auraient projeté des images assez vulgaires dans leur style et leur contenu, alors qu'ils montraient dans leur boîte optique des estampes assez raffinées (les diverses et importantes collections de vues d'optique nous le confirme). On a peut-être trop vite pris pour argent comptant les témoignages méprisants d'une certaine élite. Certainement que les commentaires que ces Savoyards égrenaient sur leurs vues n'étaient pas toujours d'une assez grande tenue pour les mondains.

Et le mépris ou la condescendance des lettrés pour ces migrants, qui vociféraient sous leurs fenêtres a forcément altéré l'histoire qu'ils nous ont transmise. A cela s'ajoute une tendance bien de chez nous à vite oublier et à jeter aux orties les traces d'un art ou d'une technologie jugée mineure, et pire encore déclarée vulgaire.

On peut aussi douter de l'assertion assez commune, qui affirme que les montreurs de lanterne magique

dessinaient et peignaient (maladroitement) leurs vues. Que ces Savoyards aient bricolé la caisse de transport, c'est tout à fait crédible, mais il leur fallait bien acheter la lanterne et son optique, on les voit mal se fabriquer des vues, eux qui achetaient vues et boîtes d'optiques, et des instruments de musique. Ils ne les achetaient certainement pas au comptant, et comme leurs congénères qui faisaient du colportage, la marchandise n'était payée qu'au retour de la tournée, dans le meilleur des cas. Le récit de Fodéré sur le départ de la caravane de musiciens nous montre qu'ils conservaient avec eux leurs instruments de musique, ce qui semble aussi bien pratique pour la formation de nouveaux musiciens. En était-il de même pour les boîtes d'optiques les lanternes et leurs vues ? Espérons que de prochaines découvertes puissent nous faire progresser sur les pratiques de ces Savoyards et sur ce qu'ils donnaient à voir et à entendre.

Combien d'yeux ont-ils réjouis, et d'imaginations exaltées, ces saltimbanques venus d'au-delà des montagnes ! Leur étrangeté était augmentée à la vue d'animaux assez exotiques, comme la marmotte siffleuse ou le singe agile. Les sons, peut-être même nasillards et répétitifs de leur vielle ou orgue de

barbarie, signalaient leur présence, déchaînant l'excitation de bien des personnes. Toutes ces images projetées par une flamme vacillante sur des rétines surchauffées, des tympanes électrisés par un vacarme de cris d'effroi et d'émerveillement, des corps tendus et compressés pour assister au spectacle, des odeurs de toutes sortes, mais aussi de fumées (qui s'échappaient de la lanterne) d'huile d'olive ou de graisse animale, ont marqué des générations d'enfants, d'hommes et de femmes.

Bien entendu en Ubaye les brillantes réussites des Barcelonnettes au Mexique ont éclipsé un passé considéré comme moins reluisant, et puis il y a encore la présence des villas, des descendants, des photos, des témoignages.

Mais pour la Haute-Tinée qu'est-ce qui les a fait oublier ? Comment une population, plus instruite et éduquée que la moyenne française, a-t-elle repris pour elle l'image que l'aristocratie et la bourgeoisie françaises lui renvoyaient, celle des petits métiers et n'a pas voulu s'enorgueillir d'avoir apporté de la joie du merveilleux dans les foires et chez les habitants ? Faut-il rappeler que bien des enfants de ces régions montagneuses étaient loués par leurs parents à des patrons (padrones) qui partaient dans les grandes villes avec leur groupe d'enfants, les faire mendier et ramoner les cheminées. Pour certains d'entre eux, ils étaient pris en apprentissage avec un employeur qui s'engageait à leur fournir le gîte et le couvert. Mais même dans ces conditions qui semblent favorables se cachaient parfois des pratiques proches de l'esclavage. Combien de jeunes filles et de garçons

ont vendu leur charme s'ils n'étaient pas tout simplement violés ? Comment et à qui pouvaient-ils se plaindre ?

Les montreurs de lanternes, montrés en singe, suite à la fable de Florian, les Savoyards décrits comme baragouinant un mauvais français, pratiquant une activité très vite jugée vulgaire, come le souligne l'abbé Nolet et bien d'autres... Même si l'on appréciait ces travailleurs honnêtes et infatigables, ils étaient considérés comme une population étrangère, savoyarde, bretonne, auvergnate, enfin une population demandeuse d'emploi, sinon mendicante.

Il faut aussi se rappeler que le vocable « lanterne magique » avait, après trois siècles d'existence, perdu de son lustre. A tel point que ce vocable n'est resté que pour les lanternes-jouets, fabriquées avec leurs vues de façon industrielle, et en vente sur les grands boulevards, dans les nouveaux grands magasins. Le montreur de lanternes était devenu inutile. Les conférenciers des sociétés savantes eux utilisaient des lanternes « de projection », qui ne devaient surtout pas avouer leur passé si troublant de « magique ». Enfin, avec l'apparition du cinématographe, les lanternes de projection étaient condamnées à ne montrer que des vues fixes. Finis les spectacles divertissants et ingénieux qui, par des fondus enchaînés, des vues à systèmes, des chromatropes aux couleurs kaléidoscopiques avaient émerveillé tant de monde. Les lanternes de projection sont devenues des projecteurs de diapositives ou devrais-je dire de « slides », car même ce mot de diapositive est semblait-il devenu si ringard, que l'on préfère désormais son équivalent anglais pour nos « Power Point ».



*« Wilhelm, que serait pour notre cœur le monde sans l'amour ?
Ce qu'une lanterne magique est sans lumière.
A peine la petite lampe est-elle introduite, que les images les plus variées apparaissent sur la muraille blanche.
Et ne fussent-elles que des fantômes passagers, cela fait pourtant notre bonheur, lorsque nous nous arrêtons devant,
comme des enfants joyeux, nous extasiant sur ces apparitions merveilleuses. »*

in « Les Souffrances du jeune Werther » de Goethe, 1774.

(En 1808, Napoléon demandera à voir Goethe pour lui parler de ce roman qu'il a lu sept fois et qui l'a accompagné en Egypte.)



Annexes

Le singe qui montre la lanterne magique, par Jean-Pierre Claris de Florian

Messieurs les beaux esprits dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.
Un homme qui montrait la lanterne magique
Avait un singe dont les tours
Attiraient chez lui grand concours.
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux,
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne.
Un jour qu'au cabaret son maître était resté
(C'était, je pense, un jour de fête),
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville ;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
Arrivent bientôt à la file.
Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau,
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis.
Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent ; je fais tout pour l'honneur.
A ces mots, chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte

La lanterne magique ; on ferme les volets,
Et par un discours fait exprès Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire
Fit bâiller, mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.
Il sait comment on le gouverne,
Et crie, en le poussant : Est-il rien de pareil ?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune, et puis l'histoire
D'Adam, d'Ève et des animaux ...
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux !
Voyez la naissance du monde ;
Voyez ... Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Écarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir,
L'appartement, le mur, tout était noir.
Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.
Ni moi non plus, disait un chien.
Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très bien.
Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne
Parlait éloquemment, et ne se lassait point.
Il n'avait oublié qu'un point :
C'était d'éclairer sa lanterne.

Il s'en suivra des estampes, où le colporteur est remplacé par un singe. C'est sans doute le revers de la médaille, en rappelant le regard amusé et dédaigneux que l'on porte sur ces personnes, que l'on se plaît à penser ignorantes.

Les Auvergnats

Seul le texte, édité en 1838, de Frédéric Soulié : *La Lanterne Magique* - histoire de Napoléon, fait référence à des montreurs de lanterne magique auvergnats.

C'est un texte d'édification du mythe napoléonien. En entendant le cri d'annonce provenant de la rue, une famille bourgeoise fait entrer les colporteurs pour leur spectacle de lanterne magique. Si les enfants sont ravis, les adultes craignent de revoir notamment la sempiternelle histoire de Monsieur le Soleil et Madame la Lune. Les deux colporteurs auvergnats se révèlent être d'anciens hussards de la grande armée qui, à la demande de l'auditoire, leur montrent des vues sur la grande épopée napoléonienne.

- Voilà la lanterne magique !

- Ah ! entendez-vous ? dit un des enfants, c'est la lanterne magique ; papa, voyons la lanterne magique. . .

Le plaisir et la gaieté rendent enfans : nous nous écriâmes tous d'une voix, vieux et jeunes, hommes et femmes :

- La lanterne magique ! La lanterne magique !

On expédia Pierre Flamand, vieux hussard, cocher de la maison, à la poursuite des Auvergnats, et nous nous apprêtâmes à voir « Monsieur le Soleil et Madame la Lune »...

London und Paris

Böttiger C. A. und C. Bertuch (Hrsg). Sechster.

Les Savoyards à Londres, volume 6, pièce 5, page 3-5, publié à Weimar, 1800.

Musique savoyarde à Londres – Austérité des Savoyards

Parmi les pauvres étrangers, qui sont venus à Londres pour gagner un peu d'argent se trouvent les Savoyards avec leur orgue de barbarie, triangle, tambourin, qui contribuaient à l'animation des rues.

A partir de quatre heures de l'après midi ils déambulaient dans les ruelles et jouaient des refrains populaires. De loin cette musique a un son agréable. On peut avoir, pour quelques pences, une ambiance très agréable pour le dîner.

Il y a peu de temps que ces concerts de rue ont été améliorés en ajoutant l'harmonica (Syrinx = flûte de Pan). Cet instrument à vent se constitue de huit à dix tuyaux et produit des sons très hauts que l'on entend loin dans les rues. Cet instrument accompagne l'orgue pour les hauts octaves. Cela ressemble à un "Flaschnetchen" et a un agréable effet à l'oreille lorsqu'il est bien joué. Pour bien le jouer, il faut beaucoup d'entraînement, surtout pour jouer les valse et le "Reels" écossais. Il est agréable de regarder les Savoyards, la main gauche dans le veston, pendant qu'ils jouent avec rapidité des morceaux endiablés. Aussitôt qu'un opéra italien a du succès dans les grands théâtres, les organistes s'en emparent et on peut entendre les arias dans toutes les rues de Londres.

A peine les Savoyards sont dans les rues que tout un rassemblement se produit, en particulier les gens de maison leur donnent des pièces, péniblement gagnées. Lorsque les musiciens s'arrêtent devant une maison de maître, celui-ci leur envoie une obole et ainsi, le soir venu, ils peuvent compter jusqu'à une guinée.

A l'opposé des autres étrangers vivant à Londres, les Savoyards sont économes et se vêtissent pauvrement, si bien qu'après plusieurs années ils ont accumulé une bonne somme d'argent, qui leur permettra le retour dans leur pays.

Le profil de ces gens change très vite car ils ne restent pas seulement à Londres mais voyagent aussi dans les autres provinces.

Ils observent les habitudes anglaises avec leur humour italien et sont bien vus du peuple anglais parce qu'ils vivent humblement et remercient chaleureusement, alors qu'ils sont juste au-dessus de la qualité de mendiant.

Mascarade des Savoyards

Mise en musique par Mr Philidor l'aîné,... et représentée devant le Roy à Marly en 1700.

Le personnage principal est Galanty, vieux Savoyard qui arrive avec toute sa famille et sa troupe à la Cour de France. Il y a aussi quatre Savoyards portant des « boîtes de curiositez », quatre jeunes Savoyards dansant et des Savoyards jouant des instruments : quatre haut-bois, deux bassons et une vielle.

Il est amusant de noter que ce nom de Galanty est en rapport avec la dénomination anglaise de "Galantee show", qui caractérisait les spectacles forains de lanterne magique.

Crash financier de 1720 et Lanterne magique

Cette gravure comme bien d'autres sur le même sujet vient illustrer la dénonciation du système de John Law ministre des finances sous la Régence qui pour renflouer les caisses du



Royaume (mises à mal par la guerre de succession d'Espagne à la fin du règne de Louis XIV) avait mis sur le marché des titres sur des territoires exotiques comme celui du Mississipi (terres qui regorgeaient d'or et d'émeraudes) et qui s'étaient vendus comme des petits pains.

La bulle financière avait gonflé très vite et venait de ruiner de nombreux spéculateurs français, hollandais et britanniques. Les Hollandais qui n'avaient pas tiré suffisamment de leçons suite à la spéculation sur les oignons de tulipes, exprimèrent leur indignation par plusieurs pamphlets et estampes dénonçant la vente d'actions chimériques. Ces spéculateurs puritains ne pouvant pas s'en prendre à leur irrationnel appât du gain ni au commerce de promesses que représente la finance, trouvèrent dans le Savoyard le parfait bouc émissaire. Ne s'étaient-ils pas fait bernés comme le sont toutes ces petites gens crédules attirés par les images lumineuses des montreurs de lanterne magique ?

Le système financier de John Law les avait bercé d'illusions en leur monnayant de riches promesses de papier. Si cette cabale contre des gagne-petit pour disculper les appétits de quelques nantis n'est peut-être pas à l'origine de l'expression « prendre des vessies pour des lanternes », elle nous instruit toutefois sur le fait que les Savoyards montreurs de curiosités étaient déjà très connus en 1720 et qu'à peine soixante ans après son apparition, la lanterne magique n'étaient pas restée l'affaire de quelques savants et curieux fortunés.

Dans la caricature d'origine réalisée à Augsbourg en 1715, le personnage porte une boîte d'optique. L'estampe faisant partie d'une série de caricatures qui met en scène des nains sous le titre « Callotto Resuscitato ». Dans la satire hollandaise contre la bulle financière « Het Groote Tafereel der Dwaasheid », le personnage de l'estampe porte une lanterne magique et la caricature a désormais comme titre : « Le chanteur nocturne d'Actions et sa lanterne magique ».

Les titres de la caricature d'origine étaient : Nicolo Cantabella, Savoyardischer Würmschneider / Roger Bauchant dans l'Opéra des Gueux.



◀ Mouvement des barbets

Dans cette image, le joueur d'orgue est désigné comme Barbet. Ainsi est nommé ce Savoyard du Comté de Nice.

Le mouvement des barbets ou barbétisme est un mouvement d'opposition à l'intégration du Comté de Nice à la France révolutionnaire. Ce mouvement atteint son apogée sous le Consulat.

Vue du colporteur

10^e plaque contenue dans la caisse du montreur de lanterne magique décrite page 39.

Elle n'est malheureusement plus identifiable car la peinture a presque complètement disparu, quelques traces permettent toutefois d'affirmer qu'il s'agissait d'une vue très raffinée. ▼



Bibliographie sélective

- *Lanterne magique et film peint, 400 ans de Cinéma*, Laurent Mannoni et Donata Pesenti Campagnoni, La Cinémathèque française, Editions de La Martinière, 2009.
 - *Colporteurs et Marchands Savoyards dans l'Europe des XVII^e et XVIII^e siècles*, Chantal et Gilbert Maistre, Georges Heitz, Mémoires et documents publiés par l'Académie Salésienne, 1992.
 - *Lettres sur la Vallée de Barcelonnette adressées à Mme ****, par Frémont-Garnier, présentées par Françoise Alexandre, Société scientifique et littéraire des Alpes de Haute-Provence, Sabença de la Valeia, Barcelonnette, 2008.
 - *Colporteurs, I venditori di stampe e libri e il loro pubblico*, Alberto Milano, Edition Medusa, Milan 2015
 - *The Little slaves of the harp, Italian Child Street Musicians in Nineteenth-Century Paris, London, New-York*, John E. Zucchi, McGill-Queen's University Press, 1992
 - *Histoire du colportage en Europe XV^e – XIX^e siècle*, Laurence Fontaine, Albin Michel, 1993
 - *L'album du petit ramoneur savoyard*, Monique Dejammet, La Fontaine de Siloé, 2000
 - *Roudoule, écomusée en terre gavotte, le journal*, 2012 N° 31
 - *Les Cris de Paris ou le peuple travesti, les représentations des petits métiers parisiens (XVI^e – XVIII^e siècles)*, Vincent Milliot, Publications de La Sorbonne, 1995.
 - *Laterna Magica – Magic Lantern*, Deac Rossell, Vol. 1, Edition Füsslin, 2008.
 - *Dutch Perspectives*, 350 years of visual entertainment based on the research of Willem Albert Wagemaar and Annet Duller, Willem Albert Wagemaar & Annet Duller & Margreet Wagemaar-Fischer, The Magic Lantern Society, 2014
 - *Montreurs et vues d'optiques*, Pierre Levie, édition Sofidoc, Bruxelles 2006
 - *Dictionnaire Historique et Biographique du Comté de Nice*, direction Ralph Schor, Serre Editeur, 2002.
 - *De la culture populaire aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Robert Mandrou, éditions Imago, 1985.
 - *Nice 1975, les tribulations de Tobias Smollett, bastian countrari écossais*, d'Alex Benvenuto, éditions Serre, 2015.
 - *Les paysages de la Vallée de l'Ubaye*, un guide de découverte sous la direction de Sylvie Esmiol, Association Sabença de la Valeia, Barcelonnette 2004
 - *Patrimoine religieux de la Vallée de l'Ubaye, un guide de découverte*, Association Sabença de la Valeia, Barcelonnette 2002
 - *Les Habitants de l'Ubaye, récit de la transformation d'une vallée*, Danielle Musset et Jean Maurel, Les Alpes de Lumière & Sabença de la Valeia, 1994
 - *Joseph Charpenel (1778-1830) marchand-colporteur et maire du Châtelard*, Sabença de la Valeia, Barcelonnette 2012
 - *La Vallée de Barcelonnette et la Révolution*, J. Reynier, B. Morel, S. Patron, C. Cauvin, Sabença de la Valeia, 1989
 - *La vie pénible et laborieuse du colporteur Esmieu*, Collectif, Les Alpes de Lumière & Sabença de la Valeia, 2002
 - *Les hommes et la route au XIX^e siècle, de Briançon au Bourg d'Oisans*, Bernard Amouretti, Edisud 1984
 - *Les Cris de la ville, Commerces ambulants et petits métiers de la rue*, Massin, Albin Michel, 1985
- Ainsi que les ouvrages cités dans le texte.

Table des illustrations

p. 6 : Le Départ des petits savoyards, Hyppolite Béllangé (1800-1866), lithographie en couleurs de 1824, Coll. Musée Savoisien de Chambéry

*Partez, partez pour cette belle France
Allez chercher fortune à Paris
Et gardez bien votre heureuse innocence
Mes chers enfants Adieu je vous bénis*

p. 8 et p.4 de couverture : Spectacle de lanterne magique, huile sur toile attribuée au peintre belge Jan Anton Garemyn (1712 - 1799). 75 x 125 cm, Coll. François Binétruy

p. 9 : View Master Model C, c. 1950, Coll. R.G.

p. 11 : Lanterne dite « carrée » en tôle étamée de marque Lapierre, c. 1875, Coll. R.G.

p. 12 et p.4 de couverture : La Lanterne Magique, huile sur toile de Jean Baptiste Maria Pierre, ca 1757, 82 x 64,5cm, Coll. Huber

p. 14 : Leçons de Physique expérimentale par l'Abbé Nollet in tome V, Paris 1755, Coll de R.G.

La Lanterne Magique, la pièce curieuse, Coll. F. Binétruy

p. 16 (haut) : Application des lentilles convergentes :la Lanterne magique, lithogravure de Stablo, in Physique Populaire par Emile Desbeaux, ed. Flammarion 1891, 12 x 9 cm, Paris, Coll. R.G.

p. 16 (bas) : Fantasmagorie - Robertson in L'Optique par F. Marion, ouvrage illustré par A. De Neuville et J. Ahandier, Librairie de L. Hachette et Cie, 1867 page 273, Coll. R.G.

p. 17 : La Lanterne Magique, gravure de Jean Ouvrier d'après Johan Eleazar Schéneau (1737- 1806), Paris 1765, Coll. R.G.

p. 19 : La Lanterne Magique, Le Bon Génie, Journal des Enfants, lithographie de Marlet, Paris, Coll. Museo Nazionale del Cinema, Turin

p. 20 : catalogue d'Édouard Lapierre, c.1875, Coll. Cinémathèque française

p. 21 : Lanterne riche coloriée, fabrication Lapierre c. 1875, Coll R.G.

p. 22 (haut à gauche) : Boîte d'optique à miroir incliné (vision catoptrique) pour montreur d'images itinérant, 79 x 55 x55 cm, c. 1780, Coll. Cinémathèque française
Cet appareil est encore pourvu de ses sangles de transport.

p. 22 (haut à droite) : L'Optique, gravure à l'aquatinte de Frédéric Cazenave (c 1770, 1843)
d'après Louis Leopold Boilly (1761-1845), Paris, c. 1793.
Pièce maîtresse de Cazenave représentant Louise Gély, seconde femme de Georges Danton, et Antoine Danton regardant des estampes dans un zograscope (appareil d'optique, apparu au XVIII^e s. dans les cabinets de curiosité et répandu au XVIII^e), Coll. R.G.

p. 22 (bas à gauche) : The Peepshow, d'Henry Singleton (1786-1839), Coll Cinémathèque française

p. 22 (bas à droite) : Boîte d'optique à vision directe (dioptrique), Italie c. 1830, Ce luxueux exemplaire peint à la main, pouvu de 3 lentilles, contient plusieurs gravures interchangeables. Des volets rabattables, situés sur les côtés, le

dessus et l'arrière de la boîte, permettent d'éclairer les vues par différents angles. 54 x 52 x 94 cm, Coll. Cinémathèque française

p. 24 : Vue d'optique ajourée pour effet jour/nuit et photographie du verso permettant de voir les bandes de papier colorés, « Prospectus camerata vinee in hortis gubernatoris Pondicherii in Indiis orientalibus ad oram Coromandelis », 31,75 x 41,90 cm, Augsbourg, c.1790, Coll R.G.

p. 25 : Place de la Concorde (détail), François-Frédéric Lemot (1771-1827), la statue de la Liberté vient de remplacer celle de Louis XV, elle sera à son tour retirée sous le Consulat, Coll. BNF

p. 26 et p. 4 de couverture : Savoiardi colla Lanterna Magica, gravure réhaussée de couleurs de Giovanni Volpato d'après Francesco Maggiotto, Italie, milieu du XVIII^e siècle. 42,5 x 32,5 cm, Coll. Museo Nazionale del Cinema, Turin

p. 28 : Colporteur de lanterne magique, porcelaine d'après M. Poisson, 18 cm, Coll. R.G.

p. 30 : La Lanterne Magique, gravure sur cuivre de Jean-Baptiste Guélard d'après un tableau de Jacques Deleyn, Paris, Buldet, 1731. 33 x 22,5 cm, Coll. R. G.

*« Des monts de la Savoye, arrivé dans Paris,
J'y fais divers métiers sans avoir rien appris,
Je suis un messenger fidèle,
Je sais glisser des billets doux
Et par mes soins, plus d'une belle
Apprend l'heure du rendez-vous.
Quant à ma lanterne magique,
Elle enchante les yeux par mille objets trompeurs.
Mais le charme d'où vient ma meilleure pratique,
C'est celui que l'amour fait agir sur les coeurs. »*

p. 31 : Homme, Femme et enfants des Montagnes de la Savoie, gravure sur cuivre, de L. Labrousse, in Encyclopédie des Voyages de Jacques Grasset de Saint-Sauveur qui décrit les habitants de la Savoie et cite les trois villes principales : Chambéry, Villefranche et Nice, Coll. F. Binétruy

p. 32 : The Savoyard, gravure allemande, Johann Philipp Haid (1730-1806), Coll. Cinémathèque française

p. 34 : La vieilleuse, gravure aquarellée, à Lyon chez Joubert 18.. ?, Coll. Bibliothèque municipale de Chambéry

p. 35 : La promenade des remparts de Paris (détail), Augustin de Saint-Aubin (1736-1807), gravure à l'eau-forte, éditée à Paris chez la Veuve de F. Chereau, rue St-Jacques aux deux Piliers d'or, Coll. BNF

p. 36 : Vielle à roue, fabrication Pajot à Jenzat (03), 1873, Coll. Musée Régional d'Auvergne de Riom, crédit photo : H. Monestier

p. 36 : La vallée de Barcelonnette ou Le Rendez-vous des deux ermites, vaudeville en 1 acte / texte de Dieulafof, Gersin. - Paris : Théâtre du Vaudeville, 21-03-1808, costume de théâtre édité par Hauteceur Martinet, 23 x 14,5 cm, Coll. BNF

p. 37 : Fanchon la Vieilleuse, in « Petits Métiers, Cris de Paris (détail) » Claude-Louis Desrais (1746-1816), dessins à la plume et encre de Chine, rehauts d'aquarelle, 34 x 22,5 cm, Coll. Cinémathèque française

p. 39 : Infographie de Damien Cura

p. 42 : Séance de lanterne magique, eau-forte de Vivant Denon (1747-1825), artiste, collectionneur et premier conservateur du Louvre. 6,5 x 9,5 cm, Coll. Cinémathèque française

p. 44 (bas) : L'écharpe tricolore, donnée par Bonaparte à un bey d'Égypte, François Bonneville, c. 1799, Coll. BNF

François Bonneville est peintre de portraits, dessinateur, et graveur à la manière noire et au pointillé, travaillant à Paris vers la fin du XVIII^e siècle. Il est surtout connu comme graveur et éditeur des Portraits des personnages célèbres de la Révolution, 4 vol., 1793-1802, contenant 200 portraits.

Les estampes sont signées : Chez Bonneville rue St-Jacques N°195 (avec parfois une indication supplémentaire : près la fontaine Séverin).

Voici quelques titres d'estampes qu'il édite : « Arrivée de Bonaparte en Egypte » ; « L'écharpe tricolore, donnée par Bonaparte à un Bey d'Egypte » ; « La Quadruple Alliance » ; l'éventail « Bonaparte et la Liberté des mers » ; l'éventail « La Paix Glorieuse » : allégorie en l'honneur de Bonaparte ; - Le plan topographique de la descente en Angleterre - Balance des Puissances de l'Europe.

Il participe avec J.F. Dubroca à quelques livrets de propagande : La Politique du gouvernement anglais dévoilée ; La vie de Bonaparte, premier Consul de la République Française et Pacificateur de l'Europe.

p. 44 (haut) : Buonaparte couronné en Egypte par la Victoire, chez Basset (Paul-André), 1799, Coll. BNF

Paul-André Basset : Graveur, marchand d'estampes et fabricant de papiers peints. Sa boutique fut des mieux achalandées. Cependant sa personnalité est encore mal connue. Nous ignorons même la date de sa naissance et celle de son décès. Les événements de 1789 auxquels il prit part à sa façon, furent une aubaine pour son commerce. En effet, « c'est au coin de la rue Saint-Jacques et de la rue des Mathurins que la révolution établit le musée de ses caricatures. Basset, le maître de cette boutique qui a pris pour enseigne un calembour : Au Basset, est celui dont un Almanach de 1790 parle ainsi : "Basset, marchand d'estampes, a servi la patrie en faisant des caricatures contre les aristocrates ; d'abord maigre et blême comme un abbé d'aujourd'hui, il a trouvé le moyen de devenir gros et gras comme un abbé d'autrefois." Au coin de rue qu'occupe Basset tout le jour le peuple stationne. Quelle part il a prise personnellement aux nombreuses estampes issues de son officine (caricatures, portraits populaires, images républicaines, vues d'optique), il est difficile de le dire : elles n'ont d'autre signature que son adresse ».

in « Inventaire du fonds français, graveurs du XVIII^e siècle ». T2, par Marcel Roux,

A noter que c'est aussi un des plus importants éditeurs d'Europe de vues d'optique.

p. 45 : Louis XVI coiffé du bonnet rouge le 20 juin 1792 : vive la nation, dessin crayon noir, aquarelle, D. Berthault (1792), 23,5 x 16,5 cm, Coll. BNF

p. 46 : Les Gobbi : L'homme raclant un gril en guise de violon et Le joueur de flageolet, eau-forte et burin, Jacques Callot (1592-1635), 6,4 x 9 cm, Coll. BNF

p. 49 : l'Arche de Noé, Coll. Cinémathèque française

p. 49 : l'Arche de Noé, Coll. R.G.

p. 49 : l'Arche de Noé, Coll. Museo Nazionale del Cinema, Turin

p. 55 : Le Grand diable d'argent patron de la finance : « Pour courir au diable d'argent, on se donne un mal impayable, on se dit partout indigent, tant de monde est insatiable », (seuls le peintre et le poète tirent le diable par la queue), eau-forte, édition chez Jean (à Paris), 27,5 x 37,5 cm, c. 1810, Coll. BNF

p. 55 : Le Duel, Coll. Cinémathèque française

p. 59 : Les IV parties du monde, gravure à l'eau-forte, c. 1800, Coll. BNF

p. 60 : La Quadruple Alliance, gravure à l'eau forte et à la roulette, annoncée dans le « Citoyen français » du 7 février 1801, chez Bonneville rue St. Jacques N° 195, Paris, Coll. R.G.

p. 61 : La vie de Bonaparte, Premier Consul de la République Française et Pacificateur de l'Europe, J.F. Dubroca & François Bonneville, Paris an X de la République (1801-1802), Coll. R.G.

p. 63 : L'Enfant prodigue chassé par les Courtisanes, Pare-feu, taille-douce colorisée de Basset, fin XVIII^e siècle (Coll.

P.-L. Duchartre) in L'Imagerie Parisienne de Pierre-Louis Duchartre & René Saulnier, édition Gründ 1944.

p. 64 : Chronos avec la lanterne magique, c. 1815, Coll. Richard Balzer

p. 65 : La Lanterne Magique, eau-forte et aquarelle, Londres, c. 1798-99, 27x42,5 cm

Bonaparte montre à George III et son ministre William Pitt son projet d'invasion de la Grande-Bretagne, sa dislocation. Ceci à l'aide d'une boîte d'optique qui semble projeter l'image. Coll. Museo Nazionale del Cinema, Turin

p. 66 : Plaque du XVIII^e siècle, Coll. Cinémathèque française

p. 67 : La Charmante Catin, gravure de Madeleine Cochin d'après Charles Nicolas Cochin le fils, Paris, 1742, 29,2 x 21,5 cm, Coll. R.G.

p. 68 et p. 1 de couverture : Joueur d'orgues, lanterne magique, pièce curieuse à voir, lithographie de F.S. Delpech d'après Carle Vernet, Paris, c. 1820, Coll. R.G.

p. 69 : Registre des passeports intérieurs, Archives Départementales du Puy-de-Dôme, photo R.G.

p. 70 : Carte des environs de Barcelonnette, gravure, fin XVIII^e siècle, Coll. Sabença de la Valeia

p. 72 : Bourgeois regardant deux enfants savoyards, photo du tableau du peintre munichois Dorner, XVIII^e siècle, Coll. Archives départementales de Savoie, cote A.D.S. 3Fi/1481

p. 74 : Emmanuel Fodéré, anonyme, Coll. G. Maistre

p. 74 : Borne frontalière entre le Comté de Nice et le Royaume de France, entre Saint Dalmas-le-Selvage et la vallée de Fours au col de la Moutière, photographie R.G.

p. 75 : La chambre à coucher des petits savoyards ou les petits montreurs de marmotte, gravure de François le Villain d'après le tableau du peintre Lyonnais Jean-Claude Bonnefond de 1817, Coll. Sabença de la Valeia

p. 76 : Souche de passeport pour l'Intérieur de 1809 pour Jean Anoge, joueur de vielle en provenance de Saint-Dalmas-le-Selvage (le-Selvage), Archives Départementales du Cantal, photographie R.G.

p. 77 : Tampon, Mairie de Jausiers, tampon apposé sur la lettre du 30 mai 1808, du maire de Jausiers, Jean Caire, attestant que Pierre Jacques Auddifred n'a pas l'âge d'être soumis à la conscription, Archive départementales du Gard, photographie R.G.

p. 78 : Barcelonnette, dessin original à la plume, de Charles Campion, 1765, au premier plan une famille de montreur de lanterne magique, joueur d'orgues et de vielle, Coll. Sabença de la Valeia

p. 78 : L'Orgue de barbarie ou plutôt d'Allemagne, Etudes prises dans le bas peuple ou les cris de Paris, Bouchardon, Paris 1737-46, Coll. Cinémathèque française

p. 79 : Carte de France situant Arcis-sur-Aube et Barcelonnette, réalisation R.G.

p. 80 : Tampon, Empire Français, même courrier que celui du tampon p 77

p. 81 : Famille savoyarde partant faire le tour de France, lithographie d'après Pierre Blanchard, Voyageur de la Jeunesse dans les Quatre Parties du Monde, Paris 1809, 7 x 11,7 cm, Coll. R.G.

p. 82 : Ensemble de vues Lapierre, trait imprimé et coloriage manuel, histoire de Petit Jacques, savoyard qui après avoir fait ramoneur devient commerçant ambulancier... Coll. R.G.

p. 87 : Souche de passeport pour l'Intérieur de 1809 pour Etienne Cottier, joueur d'instrument en provenance du Chatelard dans les Basses-Alpes, Archives Départementales du Cantal, photographie R.G.

p. 88 : Illumination de la grande rue de la ville du Hâvre de grâce et d'un vaisseau placé à l'entrée du port pour terminer la perspective les 19 et 20 septembre 1740 (détail), gravure de Jacques-Philippe Le Bas (1707-1783), Coll. BNF

p. 91 : La Lanterne magique d'amour, aquarelle de Joseph Friedrich August Schall et Pierre Michel Alix, Paris, c. 1810, 30 x 34 cm, Coll. Cinémathèque française

p. 92 : Le Singe qui montre la lanterne magique, gravure par Foulquier d'après Victor Bachereau, dans Le Magasin Pittoresque, vol. XXXIII, p. 81 mars 1865, Paris, Coll. R.G

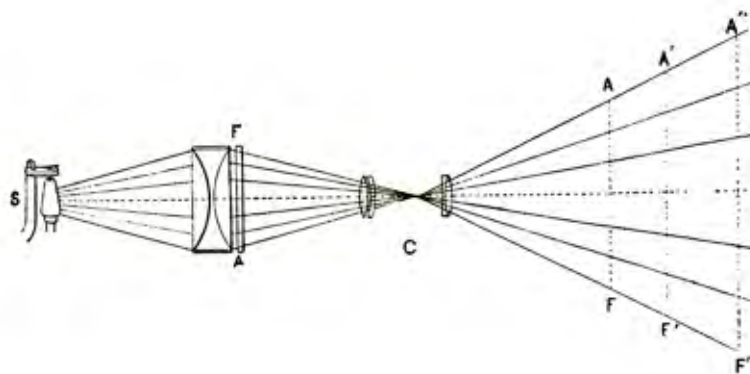
p. 92 : Montreur de lanterne magique jouant de la vielle et accompagné d'un singe, anonyme, c. 1890 en ivoirine (résine et 56 % de poudre d'ivoire), 12,5 x 5,3 cm, Coll. R.G.

p. 92 : La Lanterne Magique, (famille savoyarde représentée en singes) à Paris chez Charpentier rue St Jacques au Coq, gravure de J. Guélard, d'après C. Huet, c.1800, Coll. Museo Nazionale del Cinema, Turin

p. 95 : Image allégorique avec colporteur de lanterne magique, eau-forte et aquarelle, Pays-Bas, 1720, 20,7 x 33,1 cm, Coll. Cinémathèque française.

p. 96 : La Chanteuse de panorama, avec joueur d'orgue désigné comme barbet, gravure anonyme, 8 x 12 cm, Coll. R.G.

p. 96 : 10^e plaque contenue dans la caisse du montreur de lanterne magique décrite page 39, Coll. R.G.



Remerciements

Marc & Dominique Moreno, Laurent Mannoni & Laure Parchomenko, Chantal & Gilbert Maistre, Yves Prévost,
Marc Leroux, René Merle, Philippe Bourdin, Yvon Arnaud, Laurent Surmely, Danielle Musset, Patrick Cochet,
Serge Seguin, Bernard Jouglard, Abel Poitrineau, Joël Brisse, Marie Vermillard, Tim Redford, Jeffrey Patten,
Antoine Lopez, Jacques Pouillet, Nabil Bounechada, Philippe Chatelus, Georg Füsslin, François Binetruy,
Hans-Wilhelm Vleugels, Annet Duller, Herman Bollaert,
plus largement The Magic Lantern Society
et toutes les personnes qui m'ont encouragé dans mes recherches.



Les colporteurs de lanterne magique est une association loi 1901
pour la promotion de l'histoire de la lanterne magique et du pré-cinéma.
Contact : Roger Gonin, colporteur63@gmail.com

CAHIERS DU VIEUX CONFLANS

Publiés par la Société des Amis du Vieux Conflans

B.P. 73 - 73203 Albertville cedex
www.patrimoine-conflans.fr

CCP Lyon 5575-64 W

Bulletin annuel 2016 - n° 177

ISBN 978-2-9533657-7-1

Achévé d'imprimer en février 2016
sur les presses de l'imprimerie Color Team
à Clermont-Ferrand



Les artistes des siècles passés ont souvent croqué les Savoyards montreurs de lanterne magique, les joueurs de vielle et autres saltimbanques des rues. Curieusement, les historiens n'en retrouvent pas en Pays de Savoie.

A partir d'une enquête aussi originale que passionnante, Roger Gonin nous révèle d'où venaient « Ces Savoyards » et nous fait découvrir le monde enchanteur de la lanterne magique.



Prix : 20 € - www.patrimoine-conflans.fr
Diffusion : www.fontaine-siloe.com